REDACTION
49 Avenue Howard, Edmonton

Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:
Canada . . . . [illegible]
Etats-Unis . . . . [illegible]
Europe [illegible]

LE COURRIER DE L'OUEST

NUMERO 15. EDMONTON, JEUDI, 16 JANVIER 1913 FONDE EN 1905.

LA PROCHAINE SESSION

Le gouvernement assurera des élévateurs à grain aux fermiers de la province. — Dans ce but il accordera à la Cie "Grain Growers" une garantie d'actions de $1,000,000 pour la construction de 60 élévateurs durant 1913.

LA SESSION PARLEMENTAIRE OUVRIRA LE 6 FEVRIER

L'hon. A. L. Sifton, premier ministre d'Alberta, est attendu cette semaine, de retour d'Europe.

On croyait généralement que l'ouverture de la session provinciale serait fixée au 13 février, mais il appert que la date en serait avancée d'une semaine et définitivement fixée au 6 février.

Il est impossible actuellement d'obtenir aucune information sérieuse en ce qui concerne l'époque des élections, mais on prétend que l'hon. Duncan Marshall, ministre de l'Agriculture, aurait déclaré à Lethbridge, que les élections provinciales auraient lieu beaucoup plus tôt que le public le croit généralement.

Dans le but d'assurer aux fermiers de la province un écoulement plus rapide de leurs récoltes; par la construction de nouveaux élévateurs, le gouvernement d'Alberta se propose d'accorder à la compagnie "Grain Growers" de Winnipeg, une garantie d'actions s'élevant à environ $1,000,000.

En retour, la Compagnie s'engagera à construire 60 élévateurs à grain durant 1913 et ces élévateurs devront être terminés de façon à pouvoir être utilisés pour la récolte de cette année.

Actuellement la Compagnie "Grain Growers" possède la plupart des élévateurs du Manitoba et son établissement en Alberta en fera l'une des plus puissantes compagnies de grain du monde.

On déclare dans les milieux *bien informés* que les membres du gouvernement provincial ne semblent pas être très en faveur de la construction et de l'exploitation gouvernementales d'abattoirs, entrepôts frigorifiques, usines de conserves de viande, élévateurs, etc., selon le plan suggéré par des fermiers d'Alberta; les ministres sont cependant prêts à faire tout en leur pouvoir pour l'avantage des fermiers.

La session provinciale devant commencer dans la première partie du mois prochain, on attend d'un jour à l'autre de plus amples détails sur la politique du gouvernement Sifton, qui remportera assure-t-on la faveur unanime de la population rurale.

DEMISSION DU MINISTRE DE LA GUERRE FRANÇAIS

Paris, 15—M. A. Millerand, ministre de la guerre dans le gouvernement de la République française a remis sa démission à M. Poincaré. M. Lebrun, *ministre des* Colonies a été *nommé ministre* de la guerre en remplacement de M. Millerand.

La démission de M. Millerand est une conséquence de la réintégration dans l'armée du Lieutenant Du Paty de Clam. La promesse faite par le prédécesseur de M. Millerand de réintégrer dans son grade M. du Paty de Clam, faisait une obligation à l'actuel ministre de signer le *décret* nécessaire, mais ce fait étant à l'encontre des idées de M. Millerand, ce dernier n'a pas cru pouvoir demeurer plus longtemps au ministère.

Le président du Conseil désirait que tout le ministère suive l'exemple de M. Millerand, mais M. Briand s'y est opposé en objectant l'imminence de l'élection présidentielle qui doit avoir lieu le 17 janvier.

Un homme d'affaires de Calgary vient d'être condamné à verser $25,000 à une jeune fille pour rupture de promesse de mariage.

LES ABATTOIRS BURNS INCENDIES

Les dégâts s'élèvent à plus de $2,000,000. — On redoute un manque total de viande de boucherie pour l'Ouest.

Calgary, 13 — L'incendie le plus désastreux que l'on ait encore signalé dans l'Ouest canadien a détruit complètement hier les immenses abattoirs P. Burns & Co. Les pertes s'élèvent à plus de $2,000,000. On estime que de 15,000 à 20,000 boeufs dépecés et prêts à être expédiés dans les diverses villes d'Alberta et de Colombie ont été carbonisés; comme conséquence immédiate on redoute un manque total de viande de boucherie à bref délai dans ces deux provinces.

Le feu a été découvert dimanche vers midi et demi; lorsque l'alarme a été donnée il avait déjà fait de sérieux progrès; pour comble de malheur le service d'eau fit entièrement défaut et les pompiers ne purent qu'assister impuissants à l'oeuvre redoutable du terrible *élément*.

Les abattoirs Burns étaient fort connus dans l'Ouest; la fortune du fondateur, M. Pat Burns, est évaluée à plus de $15,000,000. Il y a vingt ans, lorsque M. P. Burns arriva dans l'Ouest, son avoir se bornait à un seul boeuf; en un laps de temps relativement court, il fit dans l'élevage et l'industrie des conserves de viande cette fortune colossale.

La maison Burns a des boucheries et des abattoirs nombreux en Alberta, au Yukon, et en Colombie Britannique.

Les pertes énormes causées par l'incendie de dimanche sont entièrement couvertes par des assurances.

On déclare que M. P. Burns, actuellement à Toronto, a télégraphié qu'il ferait immédiatement reconstruire *ses* établissements sur une gigantesque échelle.

L'AUTRICHE A MOBILISE PLUS D'UN MILLION D'HOMMES

La situation est toujours menaçante. — L'archiduc François-Ferdinand et les catholiques albanais.

Paris, 14 — Les préparatifs de guerre de l'Autriche, loin de rester stationnaires, ne font que reprendre une activité nouvelle. Un personnage militaire, d'une autorité et d'une expérience reconnues, qui vient de rentrer à Paris après un voyage en Autriche et en Russie, a déclaré à un journaliste qu'il estime que la force effective de l'armée autrichienne déjà mobilisée dépasse un million d'hommes.

Le ministère de la guerre autrichien a acheté d'énormes quantités de transports automobiles en Allemagne, en Italie et en France.

Ces grands efforts de l'Autriche ont obligé la Russie, pour sa sauvegarde, à prendre des précautions semblables et, à moins qu'il ne se produise à bref délai quelque changements dans la situation, le tsar sera obligé, le 13 janvier — 1er janvier du calendrier russe, — de retenir sous les drapeaux les 400,000 hommes du contingent libérable, par un ukase prolongeant leur service.

L'archiduc François-Ferdinand fait tout ce qu'il peut, en sa qualité de protecteur des catholiques albanais de l'église romaine, pour forcer l'Europe à accepter pour la future principauté d'Albanie des mesures dépassant en importance tout ce qui a été proposé jusqu'ici.

En somme, la situation, telle qu'envisagée par l'expert militaire cité, qui a eu des chances exceptionnelles de juger de l'état de choses sur les lieux, n'est en aucune façon exempte de menaces de guerre.

SARAH BERNHARDT A EDMONTON

Il y a deux jours à peine nous avions la suprême joie artistique d'entendre, dans notre modeste théâtre local, la Voix d'or de l'incomparable Bernhardt redisant les mots de poignante beauté du cinquième acte de la "Dame aux Camélias." Dans la Marguerite douloureuse, qui, arrachait des larmes aux spectateurs les plus sceptiques, nous avons retrouvé avec infiniment de bonheur le génie intégral de Celle qui faisait dire à Mark Twain, enthousiasmé: "Il y a cinq sortes d'actrices: les mauvaises, les passables, les bonnes, les grandes et Sarah Bernhardt," et ce fut une émotion d'art dont nous gardons une reconnaissance émue à la grande actrice.

Quiconque eut dit, il y a quelques mois seulement, qu'un soir privilégié nous aurions à Edmonton, du théâtre français, "du vrai," se fut attiré des sourires incrédules, mais s'il eut osé prononcer le nom magique on eut ri bien franchement de sa naïveté... et cependant ce fait incroyable fut, cette espérance audacieuse était il y a deux soirs une réalité triomphante.

Pour faire revivre l'émotion profonde et complexe qui tourmenta l'âme du spectateur français, présent lundi soir à l'Empire, lorsqu'après la vibrante Marseillaise, le rideau monta lentement vers les humbles frises et que la voix sublime magnifia la cène modeste, il faudrait une plume plus subtile; d'ailleurs le frisson de beauté qui fait la gorge muette se traduit-il par des mots?

Et, lorsqu'après l'agonie d'amour, sublime à force de vérité, le rideau dérobe la forme pâlie de Marguerite, dans la minute stupéfiée par tant d'art où l'on demeure muet, le corps tendu vers la scène et n'osant pas applaudir, une désespérance nostalgique étreint... On souffre indiciblement de ne plus entendre, de ne plus voir, de se retrouver soudain au seuil de la réalité terne... alors sans plus vouloir songer, on applaudit inlassablement.'.

ON CONSTRUIRA 28 NAVIRES DE GUERRE EN ANGLETERRE

Londres, 15 — Un record pour la construction des navires de *guerre sera établi, cette année,* en Angleterre. *Douze* cuirassés et croiseurs cuirassés destinés à l'Amirauté *sont* en voie de construction. Six navires de guerre sont aussi en voie de construction *pour les pays étrangers.* Si, comme c'est probable, l'Amirauté ordonne de construire dix nouveaux navires, vingt-huit vaisseaux de guerre seront en voie de construction et le déplacement de ces vingt-huit navires sera de 650,000 tonnes.

Toujours le manque d'eau!

Samedi dernier, dans l'après-midi, un violent incendie a complètement détruit l'édifice Brown, situé au coin de l'avenue Jasper et de la Deuxième rue.

Par suite du manque d'eau les pompiers n'ont pu en aucune façon combattre le feu et environ une demi-heure après que l'alarme eut été donnée l'édifice tout entier n'était plus qu'une masse de flammes. La chaleur fut si intense que toutes les glaces des magasins bordant le côté opposé de l'avenue furent brisées.

Plus de cinq mille personnes assistaient à cet *incendie* dont les pertes, couvertes par des assurances, s'élèvent à plus de $40,000.

Il serait temps que la municipalité avisât aux moyens de fournir une meilleure protection contre le feu aux contribuables.

Le ministre de l'Agriculture de l'Alberta vient de recevoir de Montréal 1,000 volailles de race pour la ferme d'élevage provinciale à Edmonton.

DES ELECTIONS EN AVRIL

Le gouvernement Borden désirerait soumettre la question navale au peuple.

Une dépêche de Toronto mande que des préparatifs sont faits actuellement par le gouvernement Borden pour soumettre en avril, au peuple, la question navale. Durant les vacances l'Opposition a tenu de nombreuses réunions et la conclusion des discussions a été de demander au gouvernement Borden de faire un appel au peuple. On se souvient qu'avant les élections de 1911 M. R. L. Borden avait promis, au cas où il serait élu, de soumettre sa politique navale au peuple avant un vote décisif.

Toutes ces rumeurs ont eu pour effet de créer une grande activité dans les cercles politiques d'Ottawa; les ministres travaillent assidûment à préparer le bill de redistribution des sièges parlementaires de façon à pouvoir le soumettre à la chambre à bref délai.

Les députés libéraux sont décidés à contraindre le gouvernement Borden à tenir ses promesses en soumettant au peuple son programme naval avant le vote.

NOUVELLES DE PARTOUT

Un savant français vient d'inventer un appareil photographique pouvant transmettre en 4 minutes à de longues distances, un dessin **ou une photographie.**

* * *

La municipalité d'Edmonton a remis à plus tard le projet de construction d'une ligne de tramways entre la capitale et St-Albert.

* * *

La chambre de commerce de Wainwright vient de demander au gouvernement fédéral de déplacer le parc des bisons situé à proxi*mité de cette localité. Les mem*bres de la chambre de commerce prétendent que ce parc, par son étendue, entrave la colonisation de la région essentiellement agricole.

Au banquet annuel de l'Asociation on servit un rôti de bison en protestation contre le privilège dont ces animaux jouissent.

* * *

Samedi dernier le parlement de Saskatchewan a été ajourné après une laborieuse session de six semaines. 44 lois ont été approuvée par le Lieutenant-Gouverneur.

* * *

Les forêts de la Colombie Britannique ont eu un rendement suffisant durant sept ans pour défrayer le coût de construction de toutes les routes, docks et ponts construits durant cette période. La forêt n'est coupée qu'au quart de la rapidité de sa croissance et sans nuire au bois la production peut atteindre cent millions de dollars annuellement.

La Compagnie de la Baie d'Hudson, à son poste de Fort George, Colombie Britannique, prend tous les arrangements utiles pour faire *venir les provisions de la saison* prochaine par voie d'Edmonton et de Tête Jaune Cache, sur le che*min* de fer Grand Tronc Pacifique. Ces préparatifs marquent une nouvelle étape dans les conditions *de transport de cette région, car* auparavant tout le fret devait être transporté en wagon sur la vieille *route Cariboo,* une distance de 167 milles et ensuite par bateau sur une distance supplémentaire de *150 milles.*

• • •

La Compagnie du Grand Tronc Pacifique a soumis ses plans pour la construction d'un hôtel d'un million à Régina. Les autorités ont accordé le permis de construction et les travaux commenceront au printemps.

ON DESIRE louer 4 chambres meublées ou non; prix très modéré. S'adresser à M. Fortin, 935 Avenue Kinistino.

LA GUERRE OU LA PAIX?

C'est la Turquie qui doit répondre. — Les ambassadeurs des puissances étrangères s'emploient activement à amener une solution pacifique.

Londres, 14 — Sir Edward Grey, ministre des Affaires Etrangères d'Angleterre, et les ambassadeurs des puissances font des efforts répétés pour amener les délégués des Balkans et de la Turquie à une solution pacifique du conflit actuel. Ils ont eu de nouvelles entrevues avec le Dr Daneff et Rechad Pacha, les délégués turc et bulgare, leur demandant de faire preuve de modération et leur démontrant qu'une reprise des hostilités leur fermerait la sympathie européenne.

La conférence tenue aujourd'hui a été très longue, les ambassadeurs ont discuté point par point, la note devant être présentée à La Porte.

L'impression générale est que les paroles décisives de paix doivent venir de Constantinople. Quoi qu'il arrive, les alliés ne consentiront jamais à renoncer à Andrinople, que d'autre part les Turcs ne veulent céder à l'amiable à aucun prix.

Les délégués turcs n'ont pas encore annoncé leur intention de quitter Londres. En tous cas, il serait contraire à l'étiquette diplomatique qu'ils partent d'Angleterre sans qu'une dernière conférence officielle ait lieu à laquelle participent tous les délégués.

Londres, 14 — La convocation du Grand Conseil de Turquie est considéré comme un indice de paix. On croit que la convocation est l'oeuvre du ministère turc qui, partisan de la cession d'Andrinople, ne veut cependant pas en porter seul la responsabilité.

UNE COLONIE DE BOERS DANS L'ALBERTA

Hardua Snyman, fermier boer de l'Afrique Sud, qui s'est établi au Nouveau Mexique où il fait de l'élevage, déclare qu'un syndicat de riches Sud-Africains commencera le printemps prochain, à établir des colonies de fermiers hol*landais dans l'Alberta Nord.* M. Snyman est le chef d'un syndicat de fermiers boers dont tous les membres ont des terres considérables dans cette province. M. Snyman a amené avec lui quelques-uns de ses associés qui sont très enthousiastes au sujet de l'avenir réservé à leur projet. Il reviendra au printemps pour acheter de grandes fermes.

L'ELECTION PRESIDENTIELLE FRANÇAISE

Paris, 15 — M. Poincaré reçoit tous les jours, de tous les points *de la France, des adhésions à sa* candidature qui est la plus populaire; il reçoit ses partisans à son domicile particulier. M. Ribot écrit à ses fidèles. Le bruit court toutefois qu'il retirera sa candidature après le premier tour de scrutin.

M. Deschanel se réserve.

Quant à à M. Dubost il visite ses amis et on persiste parmi les sénateurs et dans l'atmosphère du Luxembourg, à assurer que le vrai candidat de la paix serait M. Dubost.

LE PAPE ET LES LIEUX SAINTS

Rome, 15 — Le pape Pie X a envoyé aujourd'hui un message à la conférence des ambassadeurs des grandes puissances à Londres les priant d'exercer leur influence au cours des négociations de paix en faveur de la Palestine.

Le Pape a demandé que les lieux saints soient entièrment soustraits au régime turc où alors que les grandes puissances entreprennent de garantir le caractère sacré des lieux saints et la protection des pèlerins chrétiens.

REPRISE DE LA SESSION FEDERALE

On reprend la discussion sur le bill de la marine. — La démission de M. Monk.

Ottawa, 14 — La discussion sur le bill de la marine a été reprise aujourd'hui, après une suspension de près d'un mois.

M. Hugh Guthrie, député libéral de South Wellington, a ouvert les débats en présentant à la Chambre les déclarations de M. Asquith montrant la supériorité de la marine britannique et celles de M. Winston Churchill prouvant que le gouvernement impérial désire non une contribution en argent mais la création de flottes distinctes par les Dominions d'outre-mer. M. Guthrie ne veut pas dans cette discussion se faire le porte-parole d'un parti, il voudrait une union complète du parlement sur un programme naval rencontrant les voeux de la majorité. Ce que l'Angleterre veut par-dessus tout du Canada, déclare-t-il, c'est l'assurance de son appui moral; or peut-on lui donner cette assurance lorsque le parlement est aussi profondément divisé?

Otawa, 15 — On vient de rendre publique la correspondance échangée entre M. Monk et l'hon. M. Borden au moment de la démission du ministre des Travaux Publics. Cette correspondance ne se compose que de deux lettres, l'une de M. Monk déclarant qu'il ne pouvait accepter le programme naval ministériel mettant $35,-[illegible] à la disposition de l'Amirauté britannique sans donner au peuple l'occasion de se prononcer; l'autre lettre est l'acceptation de la démission de M. Monk par l'hon. M. Borden. Aucune lumière nouvelle n'est donc faite sur ce "point d'histoire"

Ottawa, 15 — Il est vraisemblable que les derniers jours de la semaine, à la chambre, seront occupés par l'hon. W. Pugsley, l'hon. R. Lemieux et M. E. M. MacDonald, qui parleront contre le bill de la *marine.*

Les principales mesures qui seront soumises au parlement avant la clôture de la session sont:

Le traité de commerce avec les Antilles;

La loi des Banques;

La revision de la loi des chemins de fer;

La loi des co-opératives agricoles provinciales, etc.

Le discours sur le budget ne sera pas prononcé avant février. Il est impossible de prévoir la durée de la session, qui dépendra largement de l'attitude de l'Opposition sur la question de la marine.

UNE BONNE NOUVELLE POUR LES COLONS

Le Bureau des Terres d'Edmonton vient d'être avisé par le Ministère de l'Intérieur d'Ottawa, qu'en vertu d'un nouveau règle*ment aucun colon ne peut perdre ses droits à un homestead, durant* les mois d'hiver, sous le prétexte *qu'il n'accomplit pas les devoirs* qui lui sont imposés par la loi.

Le but de ce règlement est de permettre aux colons d'aller travailler au loin durant l'hiver sans être exposés à perdre leur home*stead. Les inscriptions de home*steads se trouvent ainsi complètement protégées jusqu'au 1er *avril de chaque année.*

LES HOUILLERES DE L'ALBERTA

Il est de plus en plus évident que les plaines de l'Alberta deviennent les houillères des prairies de l'Ouest. Les statistiques de cette année nous apprennent en effet que les rendements de cette année ont dépassé d'un million de tonnes ceux de toutes les années précédentes.

Quatre nouvelles mines ont été ouvertes pendant l'année. Les mines anciennes du sud de l'Alberta ont considérablement augmenté leur rendement.

CHEZ LES ARTISANS

SOIREE CANADIENNE-FRANÇAISE

Dimanche soir, une "Soirée Familiale" était donnée à l'Immaculée Conception par les Artisans Canadiens-français sous le patronage de leur président l'hon. P. Ed. Lessard.

Ainsi que nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de le constater, ces soirées essentiellement canadiennes-françaises deviennent de plus en plus suivies. Dimanche dernier la salle paroissiale était absolument comble, et il se pose un problème à résoudre à bref délai, celui d'assurer à ces réunions tant appréciées un local plus vaste.

Le programme de dimanche soir était particulièrement varié et la partie de cartes sembla faire les délices des joueuses et des joueurs.

Au début de la soirée, l'hon. P. Ed. Lessard souhaita brièvement la *bienvenue au nom* des Artisans; dans son allocution charmante le président glissa de délicates félicitations aux dames et aux jeunes *filles présentes,* sans lesquelles toute réunion devient prompte*ment fastidieuse;* il, demanda à tous de continuer à fréquenter assidûment ces excellentes réunions de famille où nous retrouvons avec tant de joie l'esprit courtois et spirituel et les habitudes de bonne compagnie qui sont le privilège de notre race.

L'excellent organiste de la paroisse, M. G. Pépin, dont l'éloge du *talent n'est plus à faire,* joua avec une maëstria remarquable la "*Marche des Artisans*"; M. Pépin *se fit entendre à plusieurs reprises,* au piano, pendant la partie de cartes.

M. N. Laliberté chanta d'une voix extrêmement sympathique "La Chanson des Peupliers"; il fut applaudi à tout rompre, il donna alors en rappel une exquise chanson de mer du bon barde Th. Botrel.

M. Herménégilde Desjardins était annoncé au programme comme devant exécuter un solo de flûte, en réalité ce solo de flûte était un fort spirituel monologue.

Notre ami Desjardins, dont nous avions pu apprécier le remarquable talent dramatique à la soirée *précédente,* nous a révélé dimanche une facilité de diseur comique qui lui a valu un véritable succès.

La partie "sérieuse' de la soirée consistait en une causerie sur la "Mutualité" par M. F. X. Boileau. Très spirituellement M. Boileau raconta son inscription à son insu sur le programme et se défendit d'avoir l'autorité suffisante pour faire une causerie sur la mutualité, il préféra traiter de l'excellence de l'Union. Nous devons ajouter qu'il le fit en une improvisation heureuse qui lui valut d'être fréquemment interrompu par les applaudissements.

Le programme musical de la soirée comportait deux soli: l'un, "Espana," par M. et Mlle Humbert, et l'autre "Estudiantina", par le Dr Sabourin et Mme Gaucher. L'un et l'autre furent parfaitement rendus et les applaudissements nourris de l'assistance prouvèrent aux artistes-amateurs que leur talent était apprécié à sa juste valeur.

Notre concitoyen bien connu, M. J. H. Gariépy, nous fit ensuite une causerie fort intéressante sur le "Bon vieux temps." M. J. H. Gariépy arriva à Edmonton lorsque notre ville comptait 200 habitants, c'est dire avec quelle autorité il put traiter son sujet; ses anecdotes furent très applaudies.

L' "Allouette," "O Canada" et "Bonsoir mes amis" furent entonnés en choeur pour terminer cette délicieuse et trop courte soirée.

Les vainqueurs de la partie de cartes furent Mmes J. H Gariépy, Taillefer, Mlle Lecerf, et le Rév. M. Ethier, prêtre-colonisateur.

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le Chateau Rose

Par M. Maryan

(Suite)

Elle essuya impatiemment quelques larmes involontaires, et reprit:

—Cependant, je voudrais faire mon devoir. Si après tout je me trompe, s'il est mieux que je rentre dans cette maison où je suis étrangère, je m'y résignerai. J'ai besoin d'un conseil, et je vous supplie de me le donner.

Mlle d'Albrègue l'avait écoutée, impassible, bien que très attentive.

—Votre belle-mère n'a rien d'héroïque, et je ne pense pas que les apparences qu'elle prend tant de peine à feindre trompent personne, dit-elle. Moi aussi, j'aime la vérité... Mais il est mieux de ne pas blesser ses préjugés, si méprisables me semblent-ils. Puisqu'elle trouverait naturel de vous laisser chez une amie, puisqu'elle s'en réjouirait, dites-vous, je puis être cette amie... Une amie bien maussade pour une jeune fille de votre âge, sans gaieté, souvent taciturne; mais enfin, ceux qui me connaissent pourraient vous dire que je suis fidèle... Attendez, ne m'interrompez pas, ajouta-t-elle, voyant une vive rougeur couvrir les joues de Marie-Claire, et ses larmes couler de nouveau. Je sais ce que vous allez dire, et j'y répondrai nettement. Il ne vous sied pas, et il ne vous plairait pas de vivre chez une étrangère, — car enfin, en dépit de mes dispositions amicales, aucun lien ne nous unit. Aussi ne vous offrirai-je rien qui blesse votre dignité. Vous vouliez "gagner votre vie?" Vous la gagnerez près de moi. C'est un échange que je vous offre. J'ai ici une plantation assez considérable, qui ne me demande pas seulement de la peine et quelque fatigue, mais qui nécessite une certaine comptabilité. Ma vue est très affaiblie. On me dit que le mal qui l'a menacée est arrêté, que je conserverai ce qui m'en reste, mais je suis obligée de prendre des précautions, de lire et d'écrire fort peu. Je pensais depuis longtemps à me donner une aide. Voulez-vous être cette aide? Votre situation ici ne serait point une sinécure; vous auriez assez de travail pour satisfaire votre activité et aussi pour rassurer votre fierté. Seulement je ne peux pas être généreuse, et si vous vous en alliez à l'étranger comme institutrice, vous pourriez trouver trois fois mieux. Réfléchissez donc. Essayez de ma vie. Si elle vous semble austère, ennuyeuse, je vous procurerai une situation meilleure. L'avantage qu'il y aurait pour vous à rester ici, ce serait d'y être traitée, naturellement, comme ma compagne, comme ma parente, si vous voulez (il doit, après tout, exister une alliance lointaine entre la famille de votre mère et la mienne) j'ajoute: comme mon associée, parce que je vous remettrais un modeste intérêt sur le produit des affaires auxquelles vous prendriez part. Et enfin, je ne vous en voudrais nullement si vous me quittiez un jour...

Marie-Claire avait écouté avec une surprise indicible ce discours prononcé avec netteté et froideur. L'impression de sécurité qu'il éveillait d'abord en elle était combattue par l'étonnement, le désappointement que lui causait cette sécheresse de manières. Sa nature affectueuse, naturellement expansive, s'effrayait un peu de cette impassibilité au moins apparente. Elle se demandait si, en lui faisant cette proposition inattendue, Mlle d'Albrègue cédait à la compassion, accomplissait un acte de bonté, ou si elle cherchait simplement son propre intérêt. Cependant, en dépit de son extérieur glacé, elle n'inspirait à la jeune fille aucun éloignement. L'impression de sécurité l'emporta, et d'ailleurs, la pente naturelle de son coeur l'inclinait à la reconnaissance.

—Je ne m'attendais pas à cela! C'est un monde de craintes, de soucis, que vous m'enlevez, dit-elle d'une voix entrecoupée. Je ferai tout ce que vous voudrez... En outre de l'aide que je vous devrai, je serai heureuse de lire pour vous, d'essayer de vous distraire... Vous m'avez bien comprise... Quelquefois, chez votre chère soeur, j'était un peu malheureuse, un peu honteuse, malgré notre parenté, de me trouver à sa charge... J'ai besoin de l'indépendance que donne le travail... Mais c'est la seule que je réclamerai, ajouta-t-elle avec un sourire tremblant.

Quelque chose comme une ombre d'émotion passa dans les yeux de Mlle d'Albrègue.

—Nous ferons donc un essai... Encore un mot: ne le prenez pas en mauvaise part... Votre belle-mère a dû vous dire que je n'ai pas de proches parents, et, si désintéressée que vous soyez, vous pourriez penser que je m'occuperai de votre avenir... Mais on se méprend sur ma situation; je ne suis pas riche; mon labeur n'est pas un caprice, et ce que je laisserai, quelqu'un y a droit... Non, ne soyez pas blessée... Il serait naturel, si nous restons ensemble, que cette idée vous vînt... Il vaut mieux dès maintenant établir ce qui est, ce qui doit être.

—Si je pensais que vous me jugez avide... commença Marie-Claire, tremblante.

—Si je vous jugeais mal, je ne vous offrirais pas de vivre près de moi... Une fille de campagne sachant écrire et compter me suffirait à la rigueur. Mais ma soeur vous aimait, et je crois vous connaître telle que vous êtes. Quant à moi, je ne vous ferai pas de protestations. Certaines souffrances dessèchent la sensibilité, et j'ai connu ces souffrances-là. Si aimer signifie prodiguer les démonstrations, les caresses, s'attendrir, jouir des attentions et de la tendresse d'autrui, je ne puis plus aimer. Si cela veut dire être fidèle, capable de protection, prendre soin de quelqu'un, je peux encore donner ce genre d'affection-là... Et maintenant, ne fût-ce que pour m'épargner le souci de votre bien-être, soyez chez vous, faites ce qu'il vous plaira, et demandez ce dont vous aurez besoin.

Marie-Claire, hésitant un peu, s'approcha, et prit les deux mains de Mlle d'Albrègue. Ses yeux suppliants avaient une éloquence singulièrement persuasive, car la vieille fille, après avoir eu à son tour un instant d'hésitation, l'embrassa tout à coup.

—Allons, dit-elle brusquement, comme pour cacher un peu d'embarras, voilà notre pacte conclu. Encore une recommandation: je suis silencieuse comme ceux qui vivent seuls: prenez-moi telle que les années et les soucis m'ont faite; respectez mes songeries, et ne me croyez ni fâchée ni fantasque quand je suis dans mes heures sombres.

XIV

Un large escalier, bordé d'une rampe en fer ouvragé que le temps avait amincie et rouillée, menait au premier étage.

Mlle d'Albrègue conduisit son hôte à travers des chambres vastes, claires, les unes donnant sur la campagne et laissant apercevoir la rade lointaine, les autres regardant la montagne et les pinèdes qui en recouvraient les contreforts. Tous les meubles étaient anciens, quelques-uns assez beaux. Peu de tapis sur le carreau passé au sicatif, de rares tentures... Çà et là, des portraits de famille qui inspiraient à la jeune fille un intérêt extraordinaire, comme s'ils avaient été des hôtes vivants, l'accueillant dans cette demeure.

La plupart des chambres avaient leurs persiennes closes. L'ensemble donnait l'impression d'une maison jadis remplie, jadis joyeuse, — et quelque chose de la gaieté ancienne demeurait encore entre ses murailles.

La chambre attribuée à Marie-Claire était située au milieu de la façade. Les meubles étaient dépareillés, mais sympathiques: un petit lit laqué, tendu de toile peinte, une mignonne bergère, des chaises dont le dossier figurait une lyre, une lourde commode empire, cuivre et acajou, un bureau Louis XVI, en marqueterie, et une grande armoire normande, servant de garde-robe. Il y avait aussi quelques bibelots: une jardinière en faïence de Vallauris, d'une jolie couleur bleue, une pendule à colonnes d'albâtre, des flambeaux d'argent, et sur les murs, une toile enfumée dans les noirceurs de laquelle ressortait, mystérieux et charmant, le blanc visage d'une jeune Madone au tendre sourire, penchée sur un Bambino pensif, — un petit Roi dont la main enfantine esquissait un geste majestueux.

—Vous pouvez orner cette chambre à votre gré, et prendre tout ce qui vous plaira dans les autres chambres inoccupées, dit Mlle d'Albrègue, évidemment satisfaite de l'impression de Marie-Claire. Et maintenant, je vais à mes affaires et vous laisse aux vôtres. Voilà la voiture du messager qui apporte vos malles. Rangez à loisir, reposez-vous, promenez-vous dans le jardin, errez dans les chemins. Vous êtes chez vous, je vous le répète... Nous déjeunerons à midi.

Elle sortit sur le balcon qui courait sur toute la façade de la maison, et il lui sembla tout à coup que sa poitrine se dilatait. L'odeur des champs de jacinthes et de violettes, celle des pins et des eucalyptus, la douceur de l'air, le bleu du ciel, la lumière surtout, qui, à cette heure, argentait les feuilles mouvantes des oliviers et jetait des traînées d'or sur les flancs du Faron, tout lui causait une sorte de ravissement et de griserie subtile. Elle se sentait des harmonies intimes avec cette nature; c'était sa terre natale, elle la trouvait belle, elle en était fière... Et on lui offrait d'y vivre...

C'était, à coup sûr, un changement complet dans son existence. Depuis sa sortie de pension, elle avait joui de tous les raffinements qu'offre Paris à une jeune fille intelligente, placée dans un milieu distingué. Plus tard, malgré les tracas et les tiraillements de la maison de sa belle-mère, elle n'avait pas changé de milieu, et avait eu à sa portée, avec mainte distraction intelligente, le contact du monde et aussi le mouvement d'une grande ville.

Maintenant, tout en elle et autour d'elle était soudainement bouleversé. C'était ici une solitude; elle y serait astreinte à un labeur dont elle ne connaissait pas au juste la nature, et elle aurait pour compagne une femme évidemment vieillie avant l'âge, probablement rendue misanthrope par les déceptions ou les deuils, et se disant incapable d'affection.

Cependant, dans le conflit de sentiments qui l'agitaient, c'était la joie qui l'emportait, une joie vague, voilée, mal définie, mais très réelle. Malgré l'insensibilité dont s'était targuée Mlle d'Albrègue, elle se sentait portée vers elle ne fût-ce que par la conscience d'une protection et d'une gratitude...

Et tout cela se confondait pour elle avec ce qui l'entourait. Du balcon où elle se tenait, elle voyait les murailles assez grossièrement crépies d'une couleur chaude sur laquelle se dessinait le réseau léger des rosiers qui fleuriraient bientôt. Le soleil inondait la façade, entrait par les fenêtres, riait dans chaque coin de la chambre. Car encore une fois, cette ancienne demeure, qui, comme toutes les demeures humaines, avait vu entre ses murailles des sourires et des larmes, des naissances et des morts, semblait n'avoir retenu que de vagues souvenirs de joie. Marie-Claire s'étonnait que Mlle d'Albrègue pût y rester triste et taciturne; elle s'y sentait, elle, heureuse et dilatée sans savoir pourquoi.

Et lorsque ses malles arrivèrent, lorsqu'elle eut rangé son linge et ses robes dans l'armoire normande et la commode Empire, lorsqu'elle eut disséminé ses bibelots et ses photographies sur la cheminée, sur la table, sur la console, elle trouva sa chambre jolie, et sentit joyeusement cette impression de chez soi, que son travail encore inconnu rendait légitime et très douce.

Ses rangements avaient duré jusqu'au déjeuner. Elle les fit approuver par Mlle d'Albrègue, et celle-ci parla aussi d'affaires.

—Je pense, dit-elle, que je puis vous demander sans indiscrétion si vous avez suivi mon conseil.

Marie-Claire l'interrogea du regard.

—Avez-vous encore la petite somme que je vous ai envoyée?

La rougeur soudaine de la jeune fille parut à Mlle d'Albrègue une réponse suffisante. Elle ne se permit aucun reproche, et ne sembla pas même surprise.

—Je m'en doutais un peu.

—Pardonnez-moi, dit Marie-Claire, confuse. Mais il y avait une grande gêne dans la maison, et...

—Et votre belle-mère vous a soutiré cet argent.

Le mot était vulgaire mais juste.

—Je m'en doutais, répéta Mlle d'Albrègue, et j'avais pris la précaution de réserver la moitié de la somme que je trouvais juste de vous remettre. Je vous conseille d'en faire le noyau d'un petit pécule que votre très modeste gain accroîtra chaque année si vous êtes raisonnable...

—Vous êtes trop bonne! s'écria Marie-Claire, pleine de reconnaissance. Je ne sais comment vous remercier!

—Ne me remerciez pas du tout, je hais cela. Maintenant, j'ai un rendez-vous d'affaires, et je vous laisse encore votre liberté. Demain, je vous mènerai voir Toulon; puis nous ferons un très petit nombre de visites: je vis très retirée.

Marie-Claire décida d'employer ses loisirs à refaire une visite domiciliaire plus complète.

Elle revit le rez-de-chaussée, et, ouvrant une porte qui, croyait-elle, donnait dans la bibliothèque, elle se trouva dans une salle vaste et nue, dans laquelle étaient empilés une multitude de paniers et de petites caisses à claire-voie. Sur une étagère, il y avait des multitudes d'oranges et de mandarines, et elle comprit que cette chambre servait d'atelier pour les emballages et les expéditions.

Elle revint dans la bibliothèque, jeta un coup d'oeil sur les armoires qui n'étaient pas fermées à clef et se convainquit qu'il y avait une réserve abondante, bien qu'austère, d'historiens et de classiques, avec quelques poètes; puis elle passa dans sa salle de billard. Une grande housse recouvrait le drap vert; les queues étaient rangées dans un râtelier, mais sur la cheminée des morceaux de craie semblaient témoigner qu'il y avait eu récemment des joueurs.

Les chambres du premier étage, même celles qui avaient leurs persiennes closes, n'étaient point fermées. Marie-Claire examina de près les meubles et les bibelots surannés, les vieilles toiles de Jouy et les velours d'Utrecht usés, et, suivant la longue enfilade, elle arriva à la dernière de toutes qui occupait l'aile gauche. Celle-ci, en dépit des vieux meubles, avait un aspect plus moderne et même un air habité. Des aquarelles et les fusains, sans cadre étaient piqués aux murailles, représentant des vues et des types du pays et témoignant d'un talent un peu inexpérimenté, mais sympathique; sur la cheminée il y avait un pot à tabac chinois, en bois de fer, et un cigare oublié. Et dans un petit porte-bouquet, trois ou quatre tulipes fanées qui avaient échappé au regard de Mlle d'Albrègue, révélaient que cette chambre avait eu un occupant tout dernièrement.

Comme Marie-Claire se retirait, elle sentit sous son pied un corps dur, et, se baissant, releva une minuscule épingle de cravate, une petite perle qu'elle piqua à son corsage pour la remettre à Mlle d'Albrègue.

Elle monta au second étage, et à sa grande surprise, entendit des voix étouffées, mais joyeuses et quelques rires fusant au milieu des paroles chantantes. Elle allait se retirer lorsque, la porte s'ouvrant, elle faillit être heurtée par une jeune fille qui portait entre ses bras des couronnes d'immortelles.

Autour d'une table, d'autres femmes travaillaient activement, les unes à confectionner des couronnes semblables, les autres à des ouvrages de perles qui avaient funèbre.

—Entrez, mademoiselle, dit gaiement une des jeunes filles; vous pouvez regarder notre travail. Il paraît que c'est vous qui allez vous en occuper, et cela fait plaisir de voir ici quelqu'un de jeune.

Surprise au delà de toute expression, Marie-Claire n'avança pas.

—Je me suis trompée en entrant ici. Il est mieux que Mlle d'Albrègue m'y amène elle-même, dit-elle embarrassée.

—Par exemple!! Ce n'est pas indiscret! Des étrangers viennent voir la fabrique, qui est bien connue dans le pays... Voyez les jolies choses que l'on fait avec cette verroterie!

Et elle éleva une branche de liserons roses et mauves, finement [illegible]is, tandis que sa voisine, une petite brune aux yeux de jais, essayait d'attirer l'attention de la "demoiselle" sur une toute petite couronne de lis.

—Regardez ceci, pour un chérubin s'envolant au ciel! N'y a-t-il pas de quoi faire sourire une mère dans son chagrin, de poser ce bijou au milieu des mousselines!

Oh! ne vous occupez pas de ce noir si triste! Mireille l'aime; elle n'est pas là aujourd'hui, mais elle ne travaille que les perles noires depuis qu'elle a perdu son fiancé; seulement le temps guérit les douleurs, et si elle en trouve un autre, nous lui ferons un bouquet de roses...

La gaieté des jeunes ouvrières contrastait étrangement avec leur tâche funèbre, et Marie-Claire pensa qu'il y avait aussi quelque chose de singulier, de frappant, à voir s'abriter cette fabrique de choses tristes entre les riantes murailles roses qui lui avaient paru exhaler seulement de la joie...

La journée ne lui sembla pas longue. Elle erra dans les jardins et dans les champs de fleurs où, vers le soir, on plaçait des châssis sur les plantes délicates, puis elle pénétra dans la pinède, gravit la pente rocailleuse, et s'assit, rêveuse, contente, devant le paysage qui, maintenant, se teintait de pourpre et de violet.

Les montagnes, comme de gigantesques gemmes touchées par le soleil, prenaient des tons d'un éclat ou d'une douceur extrême, tandis que les cyprès et les bouquets de pins devenaient noirs, et qu'un brouillard bleu enveloppait les lointains.

Le soleil disparut, le court crépuscule dura à peine, et toute cette féerie s'évanouit. Les flancs du Faron redevenaient gris et durs, la brume bleue se ternit. Marie-Claire frissonna et revint vers la maison.

Mlle d'Albrègue rentrait au même instant. Elle jeta son chapeau sur une chaise; elle semblait un peu lasse.

—Ne vous êtes-vous pas ennuyée? demanda-t-elle. Demain, vous essaierez votre nouvelle vie. J'aime à penser que vous êtes matinale? Les fleurs doivent être cueillies de bonne heure, avant que le soleil soit chaud, et il y a une grande expédition à préparer... Avez-vous découvert que j'ai une fabrique d'autres fleurs, extra-artificielles, celles-là, qui occupe plusieurs jeunes filles du pays, et les garde dans leur famille, tout en me rapportant un profit convenable?

Elles semblent très habiles...

Mlle d'Albrègue sourit.

—Ce genre d'industrie vous laisse froide? Vous aimez mieux les fleurs vivantes, et moi aussi; mais c'est, je vous le répète, une oeuvre utile et un profit... Savez-vous dessiner?

—J'ai eu de très bonnes leçons.

—Alors vous pourrez fournir des modèles aux ouvrières; ces couronnes, presque toujours laides manquent surtout d'originalité.

Marie-Claire sourit, mais sans gaieté, cette fois. Ce que c'est que la vie! Son joli talent avait été cultivé dans un atelier à la mode; elle avait reçu une fois un encouragement d'une grande artiste, qui avait bien voulu retoucher ses fleurs, et elle avait exposé des lilas dans un salon très connu. Et cela servirait à trouver des modèles inédits pour des fleurs de perles et des couronnes mortuaires! Mais après tout, que lui importait, si elle pouvait être utile à la femme généreuse qui la recueillait, et payer réellement le pain qu'on lui donnait.

A suivre

NOUVELLES REGIONALES

ST-PAUL, ALTA

(De notre correspondant particulier)

La Chambre de Commerce de notre ville a tenu la semaine dernière une assemblée spéciale afin de traiter des questions très importantes se rapportant non seulement à St-Paul, mais à tout le comté de Pakan. Dans une correspondance ultérieure j'en donnerai le détail.

Au cours de cette assemblée les démission de MM. Eug. Guertin, sec.-trés. et Geo. Deslauriers, correspondant, ont été acceptées et M. Ernest Cloutier a été choisi à l'unanimité pour remplir ces deux positions.

La Chambre de commerce avait demandé, il y a quelque temps au gouvernement provincial, par l'entremise du député actuel, M. P. Ed. Lessard, la construction d'un palais de justice à St-Paul (Court House) pour le printemps prochain.

Cette requête a été accuillie favorablement par le gouvernement qui fera voter à la prochaine session une somme de $18,000 à $20,000 piastres pour cette fin. Un palais de justice de ce genre sera une construction importante pour St-Paul.

Nous avions également demandé précédemment au gouvernement Sifton l'installation d'un réseau téléphonique local avec bureau central au village; plus de 30 noms avaient été inscrits sur la première liste et envoyés au gouvernement avec la requête. Nous sommes assurés d'obtenir promptement satisfaction sous ce rapport; cette nouvelle sera apprise avec plaisir par tous, car depuis longtemps le besoin d'un téléphone local se fait vivement sentir à St-Paul.

Nous sommes convaincus que notre chambre de commerce a déjà fait beaucoup de bien à notre village et qu'elle en fera plus encore par la suite. Un bon nombre de nos concitoyens font partie de cette association, lors de chaque assemblée des membres nouveaux se font inscrire; il serait à désirer que ces excellents citoyens aient beaucoup d'imitateurs. Une chambre de commerce est en effet indispensable pour une localité qui veut progresser et en tant qu'association elle remporte toujours de grands succès, cela tient à ce que chacun y a accès et que toutes les divisions, même politiques, sont écartées des réunions qui n'ont jamais qu'un but: travailler aux progrès de la place.

Vous verrez dans les colonnes d'annonces que M. Ernest Cloutier vient d'ouvrir un bureau d'immeubles à St-Paul qui servira d'intermédiaire pour fournir tous les renseignements désirables sur la région; M. E. Cloutier vient également d'être nommé juge de paix pour St-Paul et le district. Nous sommes certain que M. Cloutier est parfaitement qualifié pour remplir toutes ces charges et qu'il saura être équitable pour tous suivant son habitude; aussi devons-nous l'encourager de notre mieux, ne serait-ce que par une simple visite au moment approprié.

Nous avons actuellement la visite de M. Raoul Godbout, ancien employé de la maison Racicot; M. Alain est également en visite ici, pour quelques jours.

Les étrangers viennent de plus en plus nombreux pour visiter notre toujours croissante petite ville. Plusieurs publications de mariage sont à l'ordre du jour: cet excellent exemple sera suivi par plusieurs de nos "Bachelors" d'ici au carnaval, délai très court cette année.

De grandes courses de chevaux (trot) auront lieu prochainement, je donnerai la semaine prochaine résultat de ces courses qui auront lieu sur le beau lac de St-Paul, dont la glace cet hiver donne l'impression d'un superbe et immense miroir.

Nos jeunes gens seraient bien inspirés de profiter des occasions de sports de toutes sortes qu'offre St-Paul par sa situation privilégiée au bord d'un beau lac. Si de grandes villes étaient situées comme St-Paul, combien elles sauraient retirer de profits de tels avantages naturels! Donc à l'oeuvre résolument, robuste et courageuse jeunesse de St-Paul. Prouvons à tous que St-Paul ne néglige rien, pas même les amusements lorsqu'ils sont sains et bien compris.

LAMOUREUX, ALTA

Etaient en visite parmi nous à l'occasion des fêtes récentes: M. Thos. Lavoie, d'Edmonton, chez M. J. Campeau; M. Pierre Gernier, d'Edmonton, chez M. Alp. Gaumont; M. Rosaire Hébert, de St-Pierre, chez M. Cyp. Loiselle, et MM. Michel Bordeleau et Henry Denault, de St-Emile, chez M. Jos. Godart.

En visite au presbytère: le R. P. Hilarion, du Fort Saskatchewan, le Rév. M. J. A. Lapointe, vicaire à l'Immaculée Conception, Edmonton, et M Ludger Trudel, marchand de fourrures, d'Edmonton.

Etaient de passage pour affaires: MM. Pierre et J. Belley, J. Boudreau et Philippe Mercier, de St-Emile, ainsi que M. Art. Vernier, de Morinville, accompagné de M. J. Giroux, de Falher, Alta. Ce dernier était venu dans l'intention d'acheter un engin et un moulin à scie pour le Nord.

M. et Mme Ferd. Royer, rentiers au village, ont dû nous quiter pour aller habiter au "Home" Lacombe, à Midnapore, à cause de leur santé débile et de leur âge avancé.

Nous apprenons la maladie grave de M. Nolin, père; nous faisons des voeux pour son rétablissement.

COLD LAKE, ALTA

Un nouveau Père nous est arrivé dernièrement d'Europe. C'est le Rév. Père Faber. Il vient demeurer définitivement parmi nous et s'occupera des colons du lac ainsi que de la mission des Montagnais dont il étudie la langue.

Ce nouveau Père a su déjà s'attirer toute la sympathie des colons français par son affabilité, son dévouement et un grand intérêt qu'il manifeste pour l'avancement spirituel et temporel de notre colonie. Heureuse arrivée, heureux présages.

* * *

MM. Soucy, Spencer et Sabatier sont revenus ces jours passés, satisfaits des battages et heureux de revoir les amis et de contempler les splendeurs de notre magnifique lac encore libre de glace.

* * *

La messe de minuit célébrée par notre vénérable missionnaire, le Rév. Père Legoff, a revêtu cette année un caractère tout particulier.

Outre l'assistance ordinaire et recueillie des Montagnais, un grand nombre de colons venus du lac se joignirent à ceux des environs pour chanter avec un entrain admirable la messe et les hymnes de Noël.

Un événement impressionnant et peu ordinaire se produisit à la communion de la messe, lorsque les deux fils et la jeune fille de notre compatriote, M. A. Lefebvre, furent conviés à recevoir la sainte communion pour la première fois.

A la tribune, M. Mulkay tint l'orgue avec distinction. On remarquait aussi Mme Grosleau, Mlles Déry et Poirier, MM. Bibault, Brown, Sabatier, Lefebyre, Soucy, Déry et Bourdon qui tous rehaussèrent l'éclat de la cérémonie par leurs chants variés et bien rendus.

Après la messe, un excellent réveillon fut servi par Mme A. Lefebvre, auquel MM. Sabatier et Soucy firent grand honneur et rivalisèrent d'esprit pour soutenir le bon entrain et l'hilarité des nombreux convives.

* * *

La pêche au lac Primrose bat son plein mais ne semble pas aussi abondante que l'an dernier.

Au contraire, les prix sont plus élevés. Le lac Froid ne sera pas beaucoup pêché, et la truite vaudra cinq sous la livre sur la glace.

* * *

M. Mathias Lambert, résidant à Duvernay, a été nommé garde-pêche à la place de M. J. C. Soucy.

Il est malheureux qu'il ne se soit pas trouvé parmi nos colons un électeur suffisamment qualifié pour remplir cette position.

"Lézime" dit que le nouveau titulaire doit sa promotion à l'étude en longueur et à la pratique en largeur du code des poissons qu'il fit sur la Saskatchewan: Impossible à un colon de Cold Lake d'atteindre un tel point de supériorité.

Lézime Lapoussière! vous le connaissez-t'y? comme disait l'autre jour le vieux Métis.

C'est un colon accompli... de défauts; un voyageur qui dit la vérité; un politique de grande envergure, s'accommodant bien de tous les partis, même celui de la pêche. Il est le bout en train de notre colonie et le "billet" se chargera de publier ses prouesses afin que chacun en fasse son profit.

La barbotte est un bon poisson. On la pêche dans l'eau brouillée. Pourquoi ne chercherions-nous pas de bons moyens d'édification dans les erreurs et les allures embrouillées de Lézime! Il a parfois de bons moments, de bonnes idées. Nous en profiterons.

* * *

La semaine dernière, M. John Trudel traversait le lac Primrose avec une charge de poisson, quand tout à coup la glace céda, et voiture, boeufs et conducteur s'engloutirent dans quinze pieds d'eau.

Avec grande peine M. Trudel parvint à se hisser sur la glace, et tout trempé, se dirigea vers le premier camp, distant de un mille et demi, car les boeufs, le muffle appuyé sur la glace, ne semblaient pas résignés à changer de situation.

Il faisait très froid ce jour-là, et M. Trudel avait à peine parcouru un demi mille que ses vêtements gelés paralysaient tout mouvement. Sans perdre courage, il avança quand même, par bonds.

Aussitôt que les hommes du camp l'aperçurent, ils volèrent à son secours. Ils s'empressèrent aussitôt auprès des boeufs qui, après un bain de quatre heures dans l'eau glacée, ne se mouvaient plus. On les réchauffa au moyen d'un grand feu. La voiture et les poissons furent repêchés et après un repos de quelques jours, M. Trudel continua son vayage vers St-Paul.

* * *

Depuis un an, notre colonie canadienne-française n'a pas reçu des renforts dignes de mention; tandis que l'élément anglais a fait de grands progrès.

Nos amis les Anglais ne craignent pas le bois ni les branches. Hier encore, un vieillard, venu d'Ontario, me disait: "Le bois! ça n'est rien. Je viens de choisir deux quarts couverts de bois, parce que je considère cela plus avantageux que la prairie. D'abord la terre est plus riche et ensuite, une fois le bois enlevé, le sol est tout à fait meuble et susceptible d'un plus grand rendement; sans compter que le voisinage de la forêt, entretient dans le sol une humidité qui n'est pas à dédaigner, surtout dans les périodes sèches. Mais ce beau lac est une attraction par lui-même et je crois fermement que cette partie de l'Alberta est appelée à un grand avenir."

Avis donc aux colons de langue française, de ne pas attendre les grands développements prédits par tout le monde à la région de Cold Lake, pour venir s'y choisir un terrain. Alors il sera trop tard.

L'INITIATION A LA FRANC-MAÇONNERIE

Un Israélite de la Californie réussit à se faire un joli magot, en exploitant la naïveté des gens de Victoria.

Victoria, C. B., 14 — A l'aide des ridicules cérémonies d'initiation à la Franc-Maçonnérie, un ancien prêteur sur gages de San José, Californie, nommé Nathaniel B. Weinberg, vient de soulager une quarantaine de citoyens de Vancouver de sommes qui varient de vingt à trente-cinq dollars.

Weinberg, qui est arrivé des Etats-Unis il y a trois semaines, mit à exécution le projet très simple qu'il avait imaginé. Il dressa une liste des personnes qu'il croyait les plus faciles à taper et se présenta à chacune d'elles en qualité de Grand-Maître de la Fédération Américaine de la Franc-Maçonnerie. Quand la victime avait été convaincue des avantages que lui donnerait l'affiliation et que Weinberg avait été convaincu qu'il avait affaire avec de bonnes poires, il les soumettait, les uns près les autres, aux cérémonies de l'initiation, y compris la promenade sur un bélier mécanique à qui l'électricité donnait le mouvement. Enfin l'initié devait jurer qu'il ne révèlerait rien à ses amis avant un certain temps.

Mais Weinberg a fini par se faire pincer. Il avait escroqué $1,200 environ. La police ne sait pas autre chose sur ses antécédents que le fait qu'il a été prêteur sur gages à San José. On l'accuse ausi d'avoir fait de la contrebande de Seattle à Vancouver.

= Coin Feminin =

CHRONIQUE

"TOUT EST DIT"

"Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes." Ainsi s'exprimait déjà LaBruyère en 1688 et le souvenir de cette phrase célèbre contribuait l'autre soir à accroître mon indolence. Je songeais non sans humilité à tant de chroniques où faute de temps, faute d'encouragements parfois, faute d'ambiance toujours, je n'avais su mettre, aucune des idées que j'eusse voulu y glisser. Quand on ne se targue pas d'être une chroniqueuse de métier et de n'être que cela, quand on a mis une fierté et un but à vivre une vie active et utile parmi la simplicité et la grandeur des décors champêtres; quant on préfère se laisser absorber par les travaux divers de la ferme, et oublier à la maison son crayon et son carnet de notes, faut-il s'étonner que la venue du jour littéraire vous prenne un peu au dépourvu? Et d'ailleurs, qui s'en plaindrait? A ce tournant du siècle où les spéculations de l'esprit cèdent de plus en plus leur place aux spéculations matérielles, où la hâte d'accumuler et de jouir donne aux annonces, aux nouvelles brèves, aux compte rendus sténographiques la faveur des meilleures colonnes et des plus aveuglantes "manchettes." peu importe au lecteur si, discrètement cachés au revers d'une page, un conte, une chronique, ou simplement quelques idées générales lui sont présentés! A la notion de cette indifférence, pensai-je, s'ajoute encore l'embarras de choisir un sujet capable d'arracher pour quelques instants le lecteur ou la lectrice à leurs quotidiennes préoccupations. Comment deviner la trame opportune, créer la conception bienvenue, écrire la phrase docile, élégante, qui peindrait délicatement et profondément ferait penser? Il y a des jours où l'on est tout maladresse et impéritie; l'hiver met une anesthésie à nos fronts; l'été amollit et lasse... Et enfin que peut-on s'attendre à récolter en un domaine défriché depuis tant de siècles, où plus rien n'est nouveau, dont "tout est dit"? Ainsi s'exprimait en un moi paresseux et hostile, la voix insinuante de mon indolence, quand soudain mes yeux posés sans acuité sur les livres que je coudoyais, furent retenus au bord d'une page lumineuse, écrite et imprimée en vieux français. Le livre ouvert auquel appartenait ce chapitre était "l'Introduction à la la vie dévote." Et je lus:

"La bouquetière Glycera sçavoit si proprement diversifier la disposition et le meslange des fleurs, qu'avec les mesmes fleurs, elle faisoit une grande variété de bouquets; de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envy cette diversité d'ouvrage: car il ne sceut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisoit ses bouquets: ainsi le Sainct-Esprit dispose et arrang avec tant de variété les enseignements de dévotion qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine estant toujours une mesme, les discours néantmoins qui s'en font, sont bien différent des leurs, à raison de la didesquels ils sont composez. Je ne puis certes, ny veux, ny dois escrire en cette introduction, que ce qui a desjà esté publié par nos prédécesseurs sur ce sujet. Ce sont les mesmes fleurs que je te présente, mon lecteur: mais le bouquet que j'en ay fait, sera différent des leurs, à raiso nde la diversité de l'ageancement dont il est façonné."

O bouquetière Glycera, que n'ai-je moi aussi votre art et votre talent! Mais du moins soyons réconfortés par cet enseignement et cet exemple. Certes "tout est dit" si l'on considère la somme totale des connaissances éparpillées dans l'espace et dans le temps. Mais les faits d'observation et d'expérience qui forment le cadre et la substance même de la vie sont d'une diversité si grande qu'ils peuvent se prêter à mille associations sans cesse renouvelées; ils peuvent être groupés en gerbes harmonieuses de variétés infinies, et ils empruntent aux instants contemporains leur vernis de nouveauté, vernis fragile sans doute, mais brillant et malgré tout durable par sa participation même à l'éternité des mondes...

L'Heure se hâtait au cadran de porcelaine où les aiguilles indiquaient de leurs doigts diligents le galop ininterrompu des minutes. Et l'appel quadruple de la sonnerie mit un terme aux digressions qu'offrait à ma plume désoeuvrée la voix douce et lointaine, précieuse et paternelle, vieillotte et dévote, de Saint-François de Sales.

MAGALI.

AUTOUR DE LA GUERRE

SOUVENIRS D'UN FRANCAIS

CHASSE DE TURQUIE PAR LA GUERRE

M. Paul Demouth, professeur d'histoire et sous-directeur de l'école française d'Andrinople, nous adresse ce récit émouvant qu'il a écrit à bord du paquebot que le ramenait en France, et qui est une page d'histoire anecdotique, vécue, des Français en Orient.

C'est exactement le 2 octobre, veille de l'anniversaire de naissance de S. M. le Sultan que nous commençâmes, à l'Ecole française d'Andrinople, à nous inquiéter sérieusement de la gravité de la situation politique. Jusque-là, absorbés par nos devoirs professionnels, nous ne prêtions qu'une attention médiocre aux bruits qui couraient.

Depuis la mi-septembre, de grands mouvements de troupes avaient lieu dans la région, que l'on attribuait à l'imminence d'importantes manoeuvres. Mais ce jour-là l'agitation était grande à Andrinople. Tout le monde avouait qu'il s'agissait d'une mobilisation et que la guerre avec les Etats balkaniques coalisés était probable.

Ce fut bientôt à l'école française un défilé incessant de pères de famille qui venaient chercher leurs enfants — pour quelques jours — disaient-ils, et sous différents prétextes. Nombre de nos collègues vinrent aussi pour apprendre de notre directeur ce que pensait le consul.

Les jours suivants, tout rentra dans le calme. L'Ecole restait ouverte; les cours avaient lieu sans-à-coup, fréquentés régulièrement par les externes, alors que le nombre des internes diminuait sans cesse. Nous quittèrent, tout d'abord, les fils des officiers turcs, puis, ceux de plusieurs banquiers et gros négociants. Sans doute, ces derniers avaient-ils des informations sûres qui ne leur laissaient que peu d'espoir.

Cependant, la mobilisation turque battait son plein. Je crois que l'on peut évaluer à trois cent mille hommes le nombre des soldats concentrés dans la région d'Andrinople. Cette ville, située à cinquante kilomètres de la frontière bulgare, joue en Turquie un rôle semblable à celui de Nancy en cas de guerre franco-allemande, avec cette différence que, défendue par dix-huit forts ultra-modernes, elle constitue une base de résistance formidable, et que Nancy est une ville ouverte.

On réquisitionnait chevaux et véhicules et, bientôt, il fut impossible de se procurer, même à prix d'or, une voiture de place.

Beaucoup de commerçants fermèrent boutique, leurs employés devant répondre à un ordre d'appel. Dans presque toutes familles il y eut un ou plusieurs partants, et quand, le soir, à la brune, on passait en ville, derrière les petits volets des maisons, hermétiquement clos, l'on entendait gémir et pleurer les femmes.

Ces lugubres préparatifs serraient le coeur des plus insensibles, et nous autres, Français, nous pensions tout bas: "S'il y a une guerre, qu'au moins notre cher pays ne soit pas entraîné, malgré lui, dans une conflagration européenne!"

Quand on habite à l'étranger — je dis ceci sans vouloir offenser personne — et qu'on se trouve pris dans une pareille tourmente, on estime que les questions de cuisine électorale perdent joliment de leur importance et quand arrivent les rares journaux de la métropole, pleins des querelles des politiciens, on ne peut s'empêcher de penser, à quelque opinion que l'on appartionne: "Ces gens-là sont donc fous ou aveugles?"

Si les journaux de France se faisaient rares, les lettres l'étaient plus encore. Depuis longtemps, l'Orient-Express et le train conventionnel, via Belgrade et Sofia, avaient été supprimés. Les correspondances, passant par Constantinople, empruntaient la voie de mer. De là, un retard considérable.

D'autre part, le "cabinet noir" fonctionnait régulièrement. Chemins de fer, postes et télégraphes, tout était aux mains de l'état-major, et il est indéniable qu'une surveillance était exercée sur les correspondances des sujets étrangers.

Un de nos collègues, M. F..., arriva un jour à l'école absolument exaspéré: une lettre lui était parvenue ouverte sans qu'on prit même le soin de la recacheter. Pour mon compte personnel, je suis sûr que nombre de lettres adressées à ma famille ne parvinrent jamais à destination, car, ma mère, malade d'inquiétude, me reprocha à plusieurs reprises de la laisser sans nouvelles, alors que, bien au contraire, dans le but de la tranquilliser, je lui écrivais plus fréquemment depuis le début de la crise. Je pris sur le tard, la résolution de recommander toutes mes lettres, mais à l'heure présente, j'ignore encore si cette précaution fut efficace.

L'état de siège avait été proclamé à Andrinople: défense de sortir en ville après huit heures du soir, défense de courir dans les rues, de crier, de chanter, de parler bruyamment des événements du jour, de former des groupes, etc. Alors, commença l'exode, vers Constantinople, des principales familles d'Andrinople. Des milliers de personnes se ruaient vers la gare, emportant leurs objets les plus précieux et bientôt l'encombrement devint tel que l'autorité militaire supprima tous les trains de voyageurs pendant plusieurs jours, il n'y eut plus de départs pour Constantinople. Par contre, les convois militaires continuaient à déverser chez nous des torrents d'hommes.

Je les verrai toujours, défilant sous les fenêtres de l'Ecole. Il y en avait de tous les âges et de toutes les couleurs; sodats de l'active, "rédifs" (résorvistes), "ylavés" et "mustaphiz" (territoriaux), Arabes et nègres partis des bords de la mer Rouge, Circassiens et Tcherkesses, venus des confins du Caucase, combattants volontaires d'une bravoure farouche, mais qui, terribles aux heures de pillage, ne distinguent alors ni amis ni ennemis.

Les nouvelles se faisaient de plus en plus rares et notre anxiété croissait chaque jour, lorsqu'un matin nous éprouvâmes une grande joie. Quelques journaux français, parvenus de Constantinople, nous apprirent qu'une certaine proposition Poincaré, conviant la Turquie et les Etats balkaniques à une entente pacifique, obtenait l'assentiment général des puissances. Nous fûmes très heureux et très fiers de cette initiative prise par la France et initiative prise par la France et nous en conçûmes pour le "bon citoyen" qui préside à ses destinées une profonde et respectueuse reconnaissance.

Hélas! cette joie devait être la dernière: le dénouement de la crise approchait et la brusque déclaration de guerre du Monténégro ouvrit les yeux des plus optimistes. La remise à la Turquie de l'ultimatum balkanique suivit de près ce coup de tonnerre et, le jeudi, 17 octobre, nous vîmes s'embarquer à la gare d'Andrinople les consuls grecs et bulgare. C'était la guerre.

* * *

Dans la journée du vendredi 18, nous entendîmes pour la première fois la grosse voix du canon. Turcs et Bulgares étaient aux prises à la frontière, du côté de Mustapha-Pacha.

Ce fut le dimanche 20 octobre que sonna brusquement l'heure des suprêmes résolutions. Le directeur de l'école et moi nous étions rendus à la poste vers onze heures du matin, dans le vague espoir d'y trouver quelque maigre courrier. Nous y fûmes rejoints par des commerçants apeurés et tremblants. Les Turcs, nous dirent-ils, ont rétrogradé peu à peu vers Andrinople, entraînant les Bulgares à leur poursuite: ceux-ci ne sont plus qu'à dix-huit kilomètres.

Rentrés en toute hâte, nous envisageâmes la nécessité de licencier l'école immédiatement. Une proclamation du général turc, commandant la place d'Andrinople, affichée en ville dans l'après-midi, devait avoir raison de nos dernières hésitations. Cette proclamation invitait les habitants à se pourvoir de vivres et notamment d'huile et de farine pour deux mois, en vue d'un siège possible. Elle enjoignit, en outre, aux habitants nécessiteux d'avoir à quitter la ville au plus tôt.

Or, depuis quelques jours, par suite du séjour prolongé d'une immense armée dans la région, les denrées alimentaires atteignaient des prix exhorbitants. Le combustible commençait aussi à faire défaut. Le service de l'intendance n'existant dans l'armée turque qu'à l'état rudimentaire, un grand nombre de soldats achetaient des vivres chez l'habitant et beaucoup d'autres entraient dans les maisons pour demander l'aumône, ne se faisant pas faute de piller, dans les villages voisins, les maisons abandonnées.

Le lundi matin 21 octobre, après avoir pris l'avis du consul de France, nous rendîmes à leurs familles nos derniers élèves internes. Les Bulgares n'étaient plus qu'à six kilomètres. Le crépitement des mitrailleuses se mêlait au grondement de plus en plus distinct du canon. Il devenait urgent de pourvoir à notre propre sûreté. En cas de bombardement, les maisons de bois de Caragatch et notamment les bâtiments de l'école flamberaient comme des allumettes.

Pour moi, j'avais dès la veille au soir bourré une valise de mes meilleurs effets et de mon linge le plus neuf. Des milliers de personnes assiégeant la gare, il n'y avait pas d'enregistrement de bagages possible et les autorités ne permettaient de prendre avec soi que des bagages à main.

Mes collègues français et moi, comptions partir pour Constantinople le lendemain matin, mardi. Mais, on se battait littéralement sur les quais de la gare et les wagons étaient pris d'assaut par la foule des miséreux. Aussi, dans l'après-midi de ce lundi, nous nous rendîmes chez le consul de France pour le prier de nous faire réserver des places.

—Messieurs, nous dit M. Marcel Cuinet, si vous suivez mon conseil, vous partirez non pas demain matin, mais ce soir même, demain il serait probablement trop tard. On m'annonce à l'instant que les Bulgares projettent de couper la ligne de Constantinople à la station de Lul-Burgas où se trouve la bifurcation de Dédéagatch. Le train qui partira ce soir pour Constantinople sera probablement le dernier. Vous n'avez donc pas une seconde à perdre. Allez trouver le chef de gare, informez-vous de l'heure de départ du train. De mon côté, je vais envoyer une lettre à l'inspecteur des mouvements pour que des places vous soient réservées.

Nous serrâmes la main de l'aimable représentant de la France et nous courûmes vers la gare.

* * *

Le chef de gare d'Andrinople et l'inspecteur des mouvements nous reçurent fort mal et refusèrent péremptoirement de nous réserver des places dans le train qui devait partir vers onze heures du soir.

Navrés, nous nous disposions à rentrer à l'école lorsque nous croisâmes le "Cavass" — homme de confiance — du consulat, porteur de la lettre du consul. Mis au courant de ce qui se passait, le cavass nous pria de revenir avec lui vers la gare. Il pénétra seul dans le cabinet de l'inspecteur des mouvements. La lettre de notre consul fit probablement son effet sur le rébarbatif fonctionnaire, car, devenu "tout sucre et tout miel," il nous fit appeler pour nous annoncer qu'un wagon spécial nous serait réservé... il ne nous dit point quel genre de wagon.

Cependant, il était six heures du soir. Nous retournâmes une dernière fois à l'Ecole française d'Andrinople pour achever nos préparatifs et prendre quelque nourriture. Le repas fut lugubre. Nos collègues ottomans, Hachid effendi et Ali effendi Fehmi avaient voulu y assister. Le bon Hachid avait les larmes aux yeux... Nous leur confiâmes la garde de la maison. Ali Fehmi ne put s'empêcher de s'écrier: "Chers amis français, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir! Oui, nous nous reverrons, après la guerre, dans cette maison où nous serons encore heureux, tous ensemble, en travaillant côte à côte!" Hélas!...

Un seul de nos collègues français, M. E..., âgé de soixante-sept ans, avait résolu de rester à Andrinople. "Voici des années que j'habite l'Orient, me dit-il en me serrant la main avec effusion, je n'ai plus de famille, personne ne m'attend en France... Ayant déjà un pied dans la tombe, que me font à moi obus turcs ou bulgares!..."

Je confiai à cet excellent homme une grande malle et les livres et bibelots qu'il m'était impossible d'emporter.

Puis ayant serré la main du curé de Caragatch, l'excellent P. Vincent, nous nous dirigeâmes vers la gare.

Le train formé pour Constantinople se composait de "soixante wagons à bestiaux" et d'un seul wagon à voyageur de 3e classe, qui n'était pas pour nous.

L'inspecteur nous avait réservé le tout dernier wagon, à l'extrémité du train. Ce wagon exhalait une odeur infecte et ne compartait naturellement aucun siège. Nous dûmes nous asseoir sur nos valises, dans l'obscurité, et, bien que la nuit fut glaciale, nous n'osions déplier nos couvertures de voyage, de crainte de les souiller au contact des parois et du plancher malodorants.. Notre train était attelé de deux machines. Pourtant, le trajet d'Andrinople à Constantinople, qui s'effectue ordinairement en huit heures, en exigea cette fois vingt-six.

A la station de Lul-Burgas nous craignions que le ligne ne fut coupée par les Bulgares. Effectivement, à peine étions-nous en gare, que nous fûmes, à notre grand effroi, envahis par une bande hurlante de sauvages: ce n'étaient pas des Bulgares, mais des irréguliers turcs, des Circassions qui s'en allaient prendre leur poste de combat à quelques stations plus loin. Ils nous bousculèrent sans ménagement et nous dûmes nous retrancher avec nos bagages dans un angle du wagon en attendant d'être délivrés de leur présence. Moins délicats que nous, ils s'assirent sur le plancher, entonnant par instants des chants de guerre farouches et fumant sans discontinuer. Quel soulagement nous éprouvâmes à les voir descendre! Mais pour nous rendre durable le souvenir de leur passage ils laissaient après eux une senteur bien spéciale qui nous poursuivit jusqu'à Constantinople.

Nous eûmes dès lors la chance inespérée de demeurer seuls dans notre wagon pendant le reste du voyage. Je m'étais heureusement souvenu que j'avais quelques bougies dans ma valise. Ayant fait de la lumière, nous procédâmes, à l'inventaire de nos provisions de bouche. Joie et félicités! nous étions sous ce rapport beaucoup plus riches que nous ne l'eussions supposé. Nous mîmes en commun sardines, pâté, fromage et l'un de nous qui s'était précautionné d'une lampe à alcool et d'eau potable réussit à nous confectionner plusieurs tasses d'excellent cacao. Enfin, M. F...., un de nos collègues, originaire des Vosges, nous partagea les dernières gouttes d'une fameuse eau-de-vie de prunelles qu'il avait rapportée de France aux dernières vacances.

Ces réconfortants venaient à point pour nous faire oublier la longueur et la monotonie du voyage. A la seule station d'Ali-Poulu nous demeurâmes six heures, oubliés sur une voie de garage. A chaque instant, en effet, il nous fallait laisser passer d'interminables convois militaires. La plupart des soldats qui garnissaient ces convois semblaient en proie à la plus vive exaltation. Il y en avait jusque sur les toits des voitures. En passant près de notre train, ils criaient: "Donau! Donau!" c'est-à-dire: "Danube! Danube!" donnant ainsi à entendre qu'il allaient reconquérir les rives du fleuve sacré qui, jadis, servit de frontière à l'ancienne Turquie.

Un de nos élèves turcs, Haire-din-Tevfik qui voyageait avec nous, nous traduisait, au fur et à mesure, les propos de ces soldats qui ne doutaient point de la victoire: "Dans huit jours, disaient-ils, nous serons à Sofia!"

A Tchorlu, nous eûmes la surprise d'apercevoir, à une fenêtre du premier étage de la gare, une ravissante personne, une Française à n'en pas douter, qui nous fit, avec son écharpe des signes amicaux. Cette apparition inattendue, en un tel lieu et en un pareil moment, eut pour effet de tourner toutes nos pensées vers la France. C'est pourquoi j'ai voulu, ici, donner un souvenir à cette gracieuse incarnation de la Patrie absente.

Enfin, nous parvînmes à Constantinople le mercredi 23 octobre, à deux heures du matin. Les salles d'attente, les quais, jusqu'aux voies de garage, étaient encombrés de soldats turcs dormant, alourdis de fatigue, les uns sur les autres, dans un enchevêtrement impressionnant et pittoresque. Pour sortir de la gare, il nous fallut enjamber les corps des dormeurs avec de grandes précautions et, ce faisant, nous pensions avec tristesse: "D'ici à quelques jours, combien seront encore vivants, de ceux qui dorment là leur insouciant sommeil?"

A Constantinople, les journaux turcs, notamment le "Stamboul" et le "Jeune Turc," annonçaient de grandes victoires ottomanes sous les murs d'Andrinople. On lisait dans le "Stamboul":

"Andrinople, 22 octobre — Les troupes impériales ont attaqué à Marasch un fort parti bulgare, composé d'environ 30,000 hommes. L'ennemi est en fuite. Nos soldats ont pris sept batteries d'artillerie à tir rapide."

J'a isu, depuis, qu'il en avait été ainsi pendant tout le cours de la guerre. Les journaux turcs n'ont cessé de s'attribuer la victoire. Manoeuvre puérile qu'excuse à peine le désir de "gagner du temps" pour préparer l'opinion à l'acceptation résignée de la défaite.

PAUL DEMOUTH,

Professeur d'histoire, sous-directeur de l'Ecole française d'Andrinople (Karakatch).

M. Borden se rendra-t-il a l'évidence?

Comment la Grande Bretagne se maintient à la première place

Jamais l'armée et la marine de la Grande-Bretagne n'ont été sur un aussi bon pied qu'aujourd'hui; la Grande-Bretagne construit plus de navires de guerre que l'Allemagne, et elle les pai esur ses recettes annuelles tandis que l'Allemagne, et elle les paie sur ses reconstruire ses navires sur des emprunts. Depuis sept ans la Grande-Bretagne a agi de cette façon et cependant elle a trouvé moyen, dans ce même intervalle de réduire sa dette nationale de 375 millions de dollars. Pendant ces mêmes sept années l'Allemagne ajoutait 400 millions de dollars à sa dette nationale. La Grande-Bretagne a maintenu sa suprématie navale et elle s'est trouvée, à la fin de chaque année, avec un excès de 100 millions de dollars dans ses comptes tandis que l'Allemagne enregistrait un déficit d'autant.

La guerre aujourd'hui est presqu'autant une question d'argent qu'une question d'armement. Le Japon l'a bien compris quand il lui a fallu accepter après ses victoires des conditions de paix extraordinairement avantageuses pour la Russie, uniquement parce que ses finances étaient tendues presqu'au point de se rompre. Pour se renseigner sur les questions d'urgence, c'est à Berlin qu'il faut aller et non pas à Londres.

La Grande Bretagne et l'Allemagne s'entendent pour assurer la paix du monde.

A l'heure actuelle les principaux hommes d'Etat de la Grande Bretagne et de l'Allemagne travaillent de concert entre les alliés des Balkans et de Turquie à la Conférence de paix à Londres pour maintenir la paix de l'Europe. Ces deux puissances sont en mesure d'insister sur les requêtes qu'elles s'accordent à demander. Ce doit être assez déconcertant pour les Tories canadiens qui crient toujours à l'urgence de voir ces deux pays employer la force morale de leurs armées et de leurs marines combinées pour prévenir la redoutable guerre européenne au lieu de se faire sauter mutuellement leurs navires et leurs hommes dans la mer du Nord. Les événements qui se passent à l'heure actuelle en Europe doivent faire réfléchir ceux qui se font métier d'appuyer les efforts que fait M. Borden pour cacher ses propres questions d'urgence.

Le premier ministre Borden et M. R. L. Borden, M.P.

M. R. L. Borden, leader de l'opposition au Parlement le 12 janvier 1910.

"On a proposé l'adoption d'un système de contribution annuelle que verserait ce pays à la mère-patrie, au lieu de l'organisation d'une force navale canadienne. Au point de vue stratégique, je serais porté à croire, avec l'Amirauté, que ce serait le meilleur moyen pour les grandes puissances autonomes de l'Empire de venir en aide à l'Empire.

"Mais M. l'Orateur, au point de vue constitutionnel et politique j'y suis opposé pour bien des raisons. En premier lieu je crois que ce système de contribution ne durerait pas, en deuxième lieu ce serait une cause de heurts, un motif de dissensions politiques. Des discussions s'engageraient dans les deux parlements sur la nature ou le montant de la contribution. Le système ne serait ni permanent ni continu. Il contribuerait, si cela était possible, à la rupture du lien qui unit le Canada à l'Empire.

Peut-on reconnaître dans le Très Honorable R. L. Borden, leader du gouvernement de coalition Nationaliste-Tory, M. R. L. Borden, MP., leader de l'opposition conservatrice? Evidemment les opinions se modifient devant les "urgences" du cabinet ministériel.

La Grande-Bretagne n'a besoin d'aucune contribution

En discutant le bill naval, Sir Wilfrid Laurier a déclaré que la Grande-Bretagne n'avait aucun besoin de l'argent du Canada, mais que la situation actuelle demandait des navires équipés et maintenus au Canada, formant une flotte canadienne, faisant elle-même partie de la flotte impériale.

Cette déclaration est justifiée par la situation des finances britanniques que nous relevons dans le rapport du gouvernement touchant la dette nationale. Nous voyons par ces rapports que tandis que toutes les autres nations européennes contractaient pendant des années dettes sur dettes dans la course folle aux armements, la Grande-Bretagne réduisait sa dette publique dans une mesure qui n'a jamais été égalée depuis que les nations se sont civilisées au point d'avoir une dette publique. En fait, depuis 1904, période pendant laquelle l'Angleterre a presque toujours été régie par des gouvernements libéraux, la dette nationale britannique a été réduite de la somme stupéfiante d'environ 500 millions de dollars.

En l'année 1903-04, la dette de la Grande-Bretagne était de 770,778,762 louis. A partir de cette époque la dette a été graduellement réduite—à l'exception d'une année — et un rapport qui vient d'être publié pour 1912-13, indique que la dette actuelle est de 674,744,567 louis, c'est-à-dire c'est-à-dire qu'en argent canadien la dette est diminuée de $3,853,893,810 à $3,373,722,835, soit une réduction absolue dans la dette nationale de $480,170,975. Le vieux Titan ne paraît pas avoir un tel besoin d'argent pour une "urgence". Cette réduction n'était que raisonnable. La Grande-Bretagne avait atteint les années de maturité où l'on pouvait raisonnablement s'attendre à ce qu'elle réduisît sa dette, sauf en cas d'exigences subites, comme la guerre, mais pendant la même période, le Canada, une jeune nation, faisant son chemin, augmentait sa dette nationale brute de $364,962,512 en 1904 à $508,338,591 en 1912, soit une augmentation totale de $143,376,079 qui est presque entièrement placée dans le chemin de fer Transcontinental national, et c'est devant cette augmentation dans la dette totale du Canada et la réduction énorme que la Grande-Bretagne a effectuée dans la sienne que M. Borden vient nous proposer d'aider à l'Empire à faire face à une "urgence," en versant 35 millions de dollars dans un trésor qui contient déjà une somme en réserve pour réduire la dette du Royaume Uni; et cet argent qui doit être ajouté à la dette du Canada sera emprunté à l'Angleterre, et l'intérêt payé aux capitalistes britanniques!

L'occasion que M. Borden a perdue

A maintes reprises le Très Honorable Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, a démontré qu'il n'existe en Angleterre aucune urgence du genre de celle dont parlait le premier ministre Borden. Nous en trouvons une preuve toute particulière dans un discours prononcé par M. Churchill le 16 mai dernier, sept mois après que le gouvernement Borden avait été formé et tandis que le cabinet britannique se préparait à recevoir M. Borden et les membres de son cabinet. Il est donc raisonnable de supposer que ce discours devait servir de gouverne aux ministres canadiens et leur dicter l'attitude à prendre lorsqu'ils se présenteraient devant le gouvernement britannique. M. Churchill déclara qu'il se proposait cette année de demander de nouveau au Parlement, des hommes, de l'argent et des matériaux pour la marine. Il fit remarquer qu'aujourd'hui la flotte impériale doit être tenue concentrée dans les théâtres décisifs des eaux européennes et que sa mobilité générale était réduite parce qu'elle ne pouvait plus se transporter aussi sûrement ni aussi librement qu'autrefois dans toutes les parties du monde. Mais M. Churchill déclara que la protection que la Grande-Brtagne devait à ses colonies serait assurée, dans les cas nécessaires, car l'envoi se ferait sans que la concentration des flottes dans les eaux riveraines en eussent à souffrir.

"Mais c'est ici, dit-il, que se trouve la grande occasion pour les grandes puissances autonomes de l'Empire... Si le développement principal des dernières dix années a été la concentration navale dans les théâtres décisifs, il me semble et il vous paraîtra sans doute probable que le développement naval principal dans les dix années qui vont suivre, sera la création de forces navales efficaces dans les grands Dominions d'outre-mer." Nous aurions ainsi une juste division du travail entre la mère-patrie et ses filles. "Nous, au centre, maintenons la suprématie navale de l'Empire au point décisif contre tous les agresseurs tandis que les Dominions surveillent le reste de l'Empire et y montent la garde.

En outre, M. Churchill déclara que l'Amirauté ne voyait aucune raison pour que chaque Dominion ne reçoive le contrôle complet du mouvement des forces navales, qui, avec l'aide de la Grande-Bretagne, pourraient être mises en existence. Il importait avant tout de remplir les vides et tandis que la marine impériale gardait le point d'action décisif au centre, "nos camarades et nos frères d'outre-mer font flotter l'étendard sur les océans de tout l'univers."

M. Churchill ne fait pas la maindre allusion au désir d'une contribution en argent, pas plus du reste que M. Borden de remplir les vides d'après la manière proposée par le premier lord de l'Amirauté.

LE FRANCAIS, LANGUE INTERNATIONALE

Une décision du gouvernement hollandais.

On écrit de La Haye qu'au cours de la discussion du budget des affaires étrangères, le député de Kanter s'étonna que le ministre ait refusé d'acquiescer à la demande de l'Association générale néerlandaise, tendant à l'emploi du néerlandais dans les rapports internationaux: "Il est indéniable que les puissances européennes ont employé et emploient encore, fort souvent leur propre langue. Le gouvernement anglais par exemple, ne serait pas étonné de recevoir des missives en langue néerlandaise, vu qu'il nous en fait parvenir en anglais".

Le ministre répondit qu'il n'abandonnerait pas l'usage de la langue française.

"Je suis encore, a-t-il dit, de la vieille école qui veut le maintien du français dans les relations diplomatiques, sinon les conférences internationales deviendraient des tours de Babel; l'Italie, par exemple, exige les mêmes droits pour l'italien que pour le français. Où irions-nous si chacun faisait ainsi, si un des pays où le néerlandais est parlé nous écrit en néerlandais, je répondrai probablement dans la même langue, mais je ne commencerai pas. Je n'admets pas que l'emploi de la langue française soit contraire à notre dignité nationale."

La deuxième chambre approuve les déclarations du ministre dirigées surtout contre les exagérations flamingantes. Les Flamands voudraient faire exercer par la Hollande une sorte de pression sur Bruxelles pour supplanter la langue française en Belgique. Les déclarations nettes de M. Van Swinderen marquent sa parfaite neutralité dans le conflit linguistique belge.

* * *

A ce propos, on rapporte qu'à la première conférence turco-balkanique, le ministre des affaires étrangères, Sir Edward Grey, au nom du gouvernement anglais, a souhaité la bienvenue aux plénipotentiaires bulgares, serbes, grecs, monténégrins et turcs et que ceux-ci ont répondu au nom de leurs pays respectifs.

Or, l'agence qui renseigne les grands journaux américains et canadiens a négligé de dire dans quelle langue Sir Edward Grey, et les plénipotentiaires avaient parlé. Ce ne pouvait être ni en anglais, que les gens d'Orient ne connaissent pas, ni en bulgare, ni en serbe, ni en grec, ni en turc. Dans quelle langue alors? Tout simplement en français, langue que parle couramment le ministre des affaires étrangères d'Angleterre, et que parlent aussi, couramment les plénipotentiaires turcs! Dans tout l'Orient, la langue française fait partie du bagage scolaire des gens cultivés.

C'est donc en français que les plénipotentiaires de Londres discuteront le sort de la Turquie, et si un traité est conclu, il sera rédigé en français.

Il faut que les chauvins anglais en prennent leur parti.

Ces honneurs que l'on rend à la langue française jusque sur le sol d'Albion fait contraste avec la persécution dont elle est l'objet dans Ontario et les provinces de l'Ouest.

JEANNE D'ARC A NEW-YORK

New-York, 14 — Une exposition de divers objets d'arts, de tableaux, de médailles et autres relatifs à Jeanne d'Arc, s'est ouverte hier après-midi à l'American Numismatic Society Building.

Cette exposition est organisée sous les auspices du comité de la statue de Jeanne d'Arc, de l'Institut français en Amérique et de l'American Numismatic Society. Elle comprend des statues, des tableaux, photographies, médailles, pièces de monnaie, gravures à l'eau-forte, manuscrits, timbres-poste, livres, porcelaines, etc.

Des discours ont été prononcés par M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, par M. C. B. Stover, commissaire des parcs de la ville de New-York, par M. McDougall Hawkes, président de l'institut français en Amérique, par M. L. Delamarre, secrétaire de la Fédération de l'Alliance française et par MM. J. Sanford Saltus, Edward Hagaman Hall et George Frederick Kunz.

"MADE IN GERMANY"

L'importance des services rendus aux Etats balkaniques par leurs canons de campagne venus de France avec les principes d'emploi qui leur ont été appliqués, avait d'abord été reconnue en Allemagne, comme elle continue à l'être ailleurs.

Mais comme on a entrevu à Berlin les conséquences possibles d'une pareille constatation, si elle venait à être consacrée par l'opinion publique, la presse, remise de son émoi, s'est attelée à la difficile besogne d'en démontrer le mal-fondé. La première idée a été de rejeter sur le manque d'organisation et d'administration des troupes turques la cause de leurs désastres. Ce n'est pas précisément ce que pouvaient faire prévoir les extraits des rapports du maréchal von der Goltz lui-même, reproduits avec une visible satisfaction par bien des journaux allemands à une date relativement récente. Les "Nouvelles," de Hambourg, la "Gazette de Voss," les ont enregistrés; "l'Internationale Revue," de Cologne leur a fait l'honneur d'une traduction française. Nous en extrayons les passages suivants, relatifs aux grandes manoeuvres turques de 1910, qui avaient réuni 70,000 hommes.

"L'état-major général et l'administration de l'armée eurent vraiment fort à faire, et se sont montrés tous deux à hauteur de leur tâche. La préparation des manoeuvres fut conduite par l'état-major général fort pratiquement, et avec beaucoup de prévoyance, et l'administration de l'armée a également satisfait complètement aux exigences, le talent des Orientaux pour l'improvisation se montrant ici de nouveau."

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il si vite changé? Pour en donner une explication plausible, va-t-on jeter par-dessus bord le maréchal von der Goltz, après l'avoir tant encensé?

Par la suite, on s'est aperçu que les Bulgares avaient aussi un certain nombre de canons Krupp, des canons de siège. On s'est empressé de l'apprendre à l'Europe. On a appris du même coup que les Bulgares avaient aussi des munitions allemandes, qui après tout ont pu donner de bons résultats sans que pour cela les canons et les munitions français n'en aient pas donné aussi de leur côté.

Jusque-là, et cela témoigne bien d'un certain désarroi, on avait plaidé les circonstances atténuantes. On a jugé qu'il fallait faire plus, et un télégramme du théâtre des opérations a annoncé un accident survenu avec un canon français. Il n'était pas très difficile de retrouver l'origine de ce télégramme. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il ait été suivi à bref délai d'un démenti officiel de l'artillerie bulgare.

Noterons-nous la remise à neuf de toutes les histoires qui ont si souvent fait leur tour de presse, et d'où il résulterait que toutes les fois qu'un concours d'artillerie a mal tourné pour les canons allemands, ce n'est pas leur infériorité technique, mais bien quelque influence politique, financière ou autre qui en a été le motif? C'est peine utile, mais il y aura certainement de bonnes âmes qui s'y laisseront prendre.

Enfin, les actions turques ayant remonté, un murmure flatteur commence déjà à se faire entendre. A Tchatalja, sous la main ferme de guerriers germaniques, toute défaillance a disparu, et les instruments de guerre "made in Germany" n'ont pas manqué de faire briller leurs précieuses qualités. D'un autre côté, des télégrammes venus de Belgrade ou d'ailleurs annoncent à plusieurs journaux que les canons allemands pris aux Turcs sont tout simplement merveilleux.

Il ne reste plus pour compléter cette campagne de publicité, qu'à produire des témoins des inévitables défaillances des constructions françaises entre les mains des alliés. Soyons asurés que ces témoins se trouveront et attendons-nous à voir avant peu leurs témoignages publiés à son de trompe; on ne serait pas très étonné qu'ils portent la marque bien caractérisée de l'esprit de suite des Allemands. A force de répéter imperturbablement les mêmes affirmations, sans se préoccuper en rien des démentis, il en reste toujours quelque chose. Avant longtemps, le monde entier saura qu'il n'y a qu'une seule et unique conclusion à tirer des événements balkaniques: rien ne peut sortir d'Allemagne que de supérieur. "Deutschland uber alles". On en sera bientôt fermement persuadé en Allemagne. Reste à voir si cette forte conviction s'imposera aussi à l'étranger.

VILLE D'EDMONTON

Horaire du service des tramways

L'horaire ci-dessous est en vigueur, durant la semaine, à partir du 19 août 1912:

1o. North Edmonton à l'avenue Albany, par l'Avenue Namayo — lumières bleues.

Les tramways partent de North Edmonton à 6 h. 06 a.m. puis toutes les 12 minutes jusqu'à 12.18 p.m.

Les tramways partent de l'Avenue Albany à 6 h. 12 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.48 p.m.

2o. Rue Douglas—Avenue Athabasca via Avenue Syndicate — lumières vertes.

Les tramways partent de l'Avenue Alberta, coin Kirkness à 6 h. a.m., et de l'Avenue Alberta et rue Douglas à 6 h. 48 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.44 p.m.

Le stramways partent de l'Avenue Athabasca à 6 h. 36 a.m. et toutes les 12 minutes jusqu'à minuit.

3o. Réseau de la rive sud. Du pont de l'Avenue Jasper Est à la Septième rue — lumières rouges.

Les tramways partent de l'Avenue Namayo pour la rive Sud à 5 h. 55 a.m., puis toutes les 10 minutes jusqu'à 11.45 p.m.

Les tramways partent de la Septième rue O, pour la rive nord toutes les 10 minutes jusqu'à minuit.

4o. Highlands, de la 16ème rue au Terminus, — lumières blanches.

Les tramways partent de la 16e rue à 6 h. 30 a.m., puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 h. p.m.

Les tramways partent du Terminus — Highlands — à 7 h. a m. 11 p.m.

5o. Première rue, de [illegible] à l'Avenue Vermilion et Huitième rue. — Lumières blanches.

Les tramways partent de l'Avenue Jasper par la 1ere rue à 6 h. 20 a.m., et toutes les 3 minutes jusqu'à 11.52 p.m.

Les tramways partent de la 8e rue, avenue Vermilion à 6 h. 38 a.m., puis toutes les 18 minutes jusqu'à minuit.

Tramways de nuit — Owl.

Ces tramways assurent le service suivant:

Vers l'ouest:

Départ de l'Avenue Alberta, rue Kirkness, à 11 h. 48 p.m., de la rue Clarke, avenue Namayo, à 11.56 p.m. De l'avenue McDougall et Jasper à 12 h. p.m., de la Première rue et Jasper à 12.03 a.m. De la 9ème rue et Jasper à 12 h. 08 a.m., arrivée à l'avenue Albany et 24ème rue à 12 h. 20 a.m.

Vers l'est:

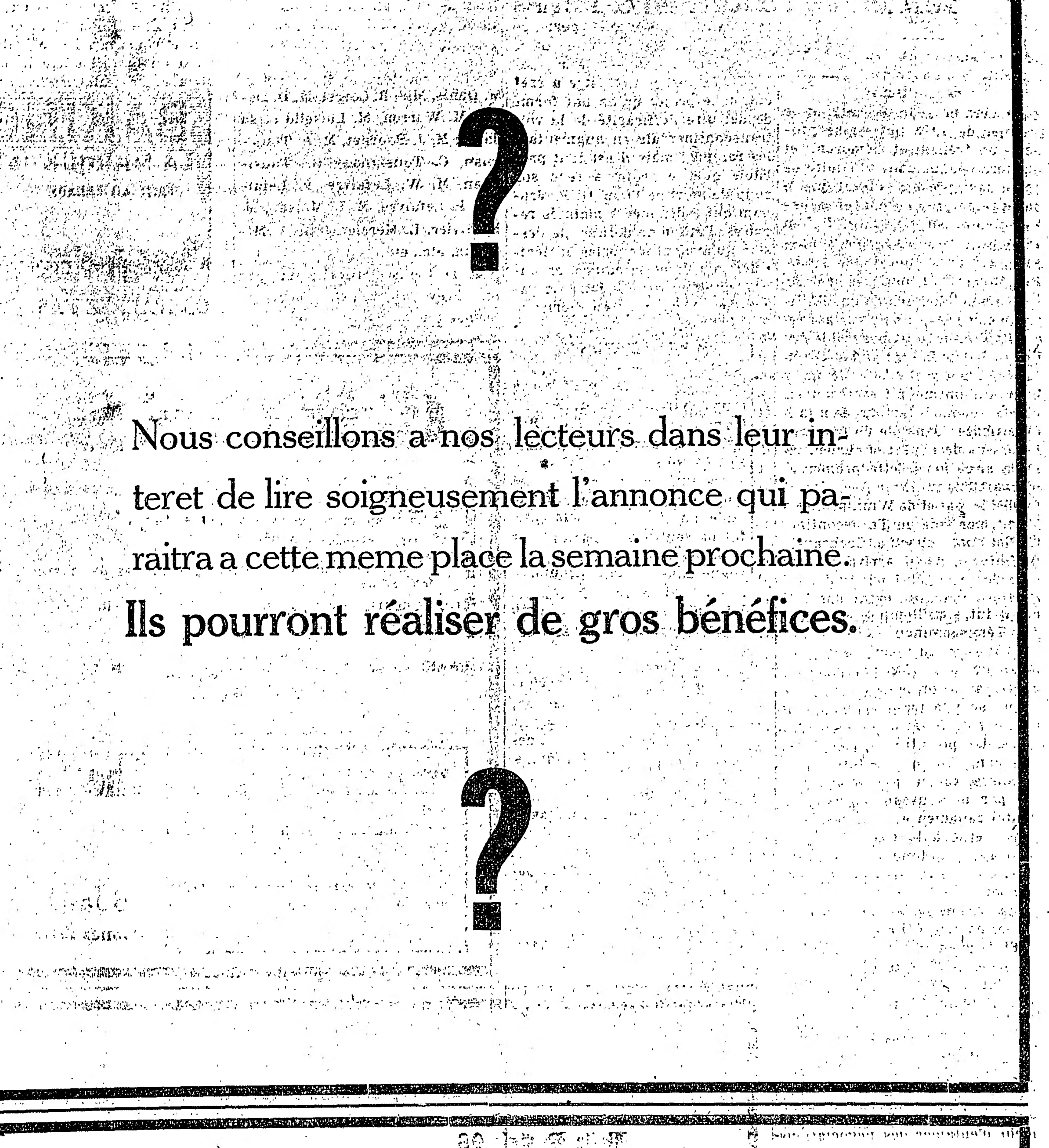
Départ de l'Avenue Albany, 24e rue à 12.25 a.m., de l'avenue Jasper, 9ème rue, à 12.37 a.m.; de la 1ère rue à 12.42 a.m., de l'Avenue McDougall à 12.43 a.m., de la rue Clarke et Namayo à 12.51 a.m. Arrivée à l'Avenue Alberta à 1 h. a.m.

Les voyageurs ayant des correspondances devront payer 5 cts pour monter dans ces tramways.

W. T. WOODROOFE,
Surintendant.

ON RECHERCHE PHILIPPE DROLET

M. Philippe Drolet, parti de Montréal depuis 25 ans pour venir s'établir dans l'Alberta, et qui, depuis dix ans, n'a pas donné signe de vie à sa famille, est recherché par son cousin, M. Aldéric Drolet, 2617 rue St-Urbain, Montréal. On recevra avec reconnaissance tous les renseignements de nature à faire retrouver la trace de M. Ph. Drolet.



L'OEUVRE DE LAURIER SE POURSUIT

Le Transcontinental National facilite le transport du grain dans l'Ouest

Le dernier jour de 1912 et le premier de 1913 ont vu se produire un événement mémorable et qui fera époque dans l'histoire de notre pays presque autant que le passage du premier convoi transcontinental sur le C. P. R., en 1886. Nous voulons parler du passage, sur le chemin de fer national transcontinental, à l'est de Winnipeg, du premier train de blé destiné à l'exportation. Ce train se composait de vingt wagons qui portaient 600 tonnes de blé dur No 1. La promesse avait été faite qu'à la fin de 1912 le nouveau Transcontinental entrerait en ligne comme facteur puissant et efficace dans le transport des grains de l'ouest et remédierait à la situation. Cette promesse est maintenant accomplie. Le train de blé, partit de Winnipeg, se rendit, par voie du Transcontinental National, jusqu'à Cochrane, en Ontario, où il arriva le dernier jour de 1912. Le jour du nouvel an, il fut aiguillonné sur la voie du Témiscamingue et Ontario Nord et se rendit jusqu'à Port Colborne où le blé fut moulu et rechargé sous forme de farine, et le même soir le train reprenait sa course pour St-John, où un navire l'attendait pour transporter la farine dans l'Afrique du Sud. Cette première expédition de farine portée par le nouveau Transcontinental canadien et expédiée de la plus vieille à la plus jeune des puissances autonomes de l'Empire, est une preuve éloquente de l'importance croissante des relations commerciales entre les diverses parties de l'Empire.

Et de même que tous les autres événements avantageux pour le Dominion qui se sont produits sous le régime Borden, l'ouverture de cette nouvelle ère pour les producteurs de grain de l'Ouest est un résultat direct de la politique prévoyante de Sir Wilfrid Laurier, qui, premier ministre annonça la décision du gouvernement d'entamer des négociations pour la construction du chemin de fer Transcontinental, afin de venir en aide aux colons de l'Ouest, et d'ouvrir de nouvelles provinces qui devaient contribuer au développement du Dominion.

Personne n'a oublié la vive opposition que ce projet rencontra au Parlement de la part des conservateurs, alors conduits par M. Borden. On souleva tous les arguments imaginables et inimaginables contre le projet. On ridiculisa le parcours qui devait traverser un désert, prétendait-on, on en critiqua le coût, enfin on le dénonça comme un projet insensé qui ne serait que de peu d'utilité pour le pays. Pendant six semaines les tories continuèrent leurs tactiques d'obstruction au Parlement à un si haut point que le pays se fatiguait et que le Parlement s'endormait. Mais Sir Wilfrid et ses partisans étaient décidés, et enfin le Parlement fut appelé à voter sur cette question, le gouvernement fut soutenu par une majorité écrasante confirmée par le peuple aux deux élections suivantes, que les libéraux remportèrent sur cette même question.

"Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard," disait Sir Wilfrid, en réponse aux critiques des tories, et aujourd'hui, grâce aux efforts acharnés de l'ex-gouvernement libéral, au Parlement et dans l'administration, l'oeuvre est accomplie et Sir Wilfrid vit encore pour la voir; quoiqu'il soit temporairement éloigné de la direction des affaires, il peut contempler avec orgueil le résultat de sa prévoyance patriotique et la justification de sa confiance dans l'avenir du Canada. Il n'est nullement improbable qu'une justice complète ne lui soit rendue par le peuple du Canada et qu'avant l'accomplissement final de l'oeuvre entière du Transcontinental, Sir Wilfrid Laurier ne soit encore à la proue pour inaugurer l'ouverture de l'immense entreprise que son génie a menée à bonne fin pour son pays.

Ce que signifie le dénivellement

Le passage de ce premier train de grain a soulevé une autre question. Une partie de la voie entre Grant et Armstrong n'est pas encore convenablement empierrée, aussi ce train de 20 wagons a-t-il dû être divisé en deux sections qui ont été réunies plus tard, et il en est résulté une grande perte de temps. C'est justement ce qui se produirait si l'on permettait jamais aux tories de mettre à exécution le projet qu'ils ont formé de détruire l'efficacité de la voie transcontinentale en augmentant les rampes; mais il est tout probable que ce projet a reçu son coup de mort de l'hon. G. P. Graham qui a dénoncé à maintes reprises, l'automne dernier, le dessein qu'avaient les tories de déniveler la voie et de ruiner, en autant qu'ils osaient le faire, la valeur de cette grande entreprise.

UN BEAU MARIAGE

Mardi, le 7 janvier avait lieu à Beauvallon le mariage de M. Arthur Lefaivre et de Mlle Mina Roberge.

Les cadeaux étaient nombreux et très jolis.

Les invités, rendus en grand nombre, firent de la noce un véritable succès. Une belle adresse fut présentée aux mariés.

La série des toasts, toujours en vogue dans ces circonstances, fut ouverte par M D. Denis, de North Edmonton, qui prononça une brillante allocution aux mariés. Il fut très applaudi.

M. l'abbé Leduc, sur l'invitation de M D. Denis, fit un discours remarquable sur la vie conjugale dans lequel il traita de l'union des coeurs comme de celle des mains.

M. A Roberge, trop ému, s'excusa de ne pouvoir faire un discours dans une telle circonstance, pour remercier ses amis d'une aussi cordiale démonstration. Tout de même il trouva de bonnes paroles pour exprimer sa reconnaissance et tous furent invités à boire à sa santé et à celle de sa jeune épouse une coupe de champagne.

Les invités étaient: M. Desrosiers et sa dame; Mlles A. Desrosiers et M. Desrosiers; Jos. Lapierre, O Théroux et sa dame; P. Théroux, M. Bourget et sa dame: Mlles C. Bourget et M. Bourget: M. Danis, Mlle R. Correl, M. D. Denis, M. Warren, M. Loiselle et sa dame; M, J. Bourget, M. A. Tousignan, C. Tousignan, H. Tousignan, M. W. Lefaivre, P. Lefaivre, P. Lefaivre, M. E. Moisan, M. Mithivier, L. Mercier, Mlle A. Michelin, etc., etc.

M. D. Denis clôtura la fête par une brève allocution d'adieu en termes touchants.

Boite Postale 98 — Téléphone 1675

Le Courrier de l'Ouest

Organe des Canadiens de langue française de l'Ouest

EDMONTON, - ALBERTA

MONSIEUR,

Nous vous indiquons ci-dessous le montant dû de votre abonnement au "Courrier de l'Ouest": nous espérons que vous vous ferez un devoir de régler immédiatement cette petite dette, car, ainsi que vous le savez, l'abonnement à un journal est toujours strictement payable d'avance.

Ayant comme projet, pour l'année 1913, de faire d'importantes améliorations à notre journal, nous avons un pressant besoin d'argent, et vous nous obligeriez considérablement, en même temps que vous serviriez efficacement la cause canadienne-française, en nous retournant, dès aujourd'hui, la présente circulaire accompagnée du montant indiqué ci-dessous.

Nous saisissons avec empressement l'occasion de vous remercier pour l'attachement à notre journal, dont vous avez fait preuve jusqu'à ce jour, et nous vous demandons de bien vouloir nous conserver ce patronage dans l'avenir. Un journal n'exerçant une action forte et durable que s'il compte un grand nombre d'abonnés, nous vous serions reconnaissant de bien vouloir indiquer à la fin de cette circulaire les noms et adresses des personnes que vous croyez susceptibles de s'intéresser au "Courrier de l'Ouest", et d'en devenir abonnés.

Veuillez agréer, cher monsieur, avec nos remerciements, l'assurance de notre entier dévouement,

"LE COURRIER DE L'OUEST."

M ....

....

Abonnement du .... 19 au 191

MONTANT A ENVOYER PAR BON DE POSTE.

$..............

LISTE DES PERSONNES POUVANT DEVENIR ABONNES DU "COURRIER DE L'OUEST."

NOMS:	ADRESSES:

CHRONIQUE LOCALE

NOTES PERSONNELLES

Mlle Juliette Madore, de Montréal, est depuis quelque temps à Edmonton, en viste chez son frère, M. Louis Madore, avocat.

* * *

M. et Mme A. C Hébert, autrefois de St-Albert, Alta, et qui depuis quelques années demeuraient à Montréal, sont de retour parmi nous, bien décidés à rester définitivement sous le beau ciel d'Alberta

M. Hébert, anciennement associé de M. Fleuri Perron, a l'intention d'ouvrir à St-Albert une succursale de la Banque d'Hochelaga, dont il sera le gérant.

* * *

Mardi dernier les membres du choeur de la paroisse de St-Joachim se réunissaient pour prendre part à leur banquet annuel. Un menu succulent avait été préparé par Mmes Bérubé, Reagan et Lévesque, de la Société de l'Autel et le service était gracieusement fait par Mlles Cummings, Conway et Hefferman.

Après le dîner, auquel on fit grand honneur ,le R. P. Cozanet remercia les membres du choeur de leur dévouement et de leur assiduité; M. Hall, maître de chapelle, prononça également un charmant discours, et M. Humbert porta la santé des dames, qui fut très applaudie.

La soirée se termina par des chants variés. Le R. P. Hétu obtint un grand succès avec ses vieilles chansons canadiennes De remarquables soli furent exécutés par Mlles Claire Coupez, Smith, Dusseault, Paradis, Flanagan et Bernard, et M. Gaudet; Mlle Humbert accompagnait au piano.

Cette charmante soirée prit fin vers onze heures et l'on se sépara enchanté de s'être tant amusé.

* * *

M. Ludger Trudel est de retour d'un intéressant voyage à Moose Lake, Alta. M. Trudel nous déclare qu'il a été fort surpris de trouver une si belle région de colonisation auprès des bords charmants du Lac de l'Orignal. Durant son séjour à Moose Lake, M. Trudel fut l'hôte de M. Ouimet, dont la superbe résidence, l'une des plus élégantes du Nord, est à proximité du lac et auprès de l'emplacement de la future église.

* * *

M. Edmond Gariépy est reparti dernièrement pour le Collège de St-Boniface où il reprendra ses études.

"RESTONS CHEZ NOUS"

Nous avions la semaine dernière le plaisir de recevoir à nos bureaux la viste de M. Alcide Marcotte, de Hudson Bay Junction.

M. Marcotte qui est depuis plus de 30 ans dans l'Ouest est fort connu en Saskatchewan, où il est l'un des capitalistes les plus en vue; il visita Edmonton pour la première fois en 1885 et vint de Calgary en charette à boeufs, conduisant un chargement de poudre et de balles destinées à ravitailler les troupes fédérales qui étaient alors en guerre contre les Métis et les Indiens. Dès cette époque lointaine M. Marcotte s'était rendu compte de l'avenir superbe réservé à l'Ouest et c'est ce qui décida de sa fortune. Il habita tour à tour la Saskatchewan et le Manitoba et il ouvrit le premier hôtel de Saskatoon alors que cette ville n'avait pas encore 100 habitants. M. Marcotte construisit plusieurs hôtels dans les villes nouvelles de Saskatchewan et il amassa ainsi fort rapidement une belle fortune. En 1897 M. Marcotte construisait un hôtel à Duck Lake, peu après il mettait sur le marché le "townsite" de Warman. Notre concitoyen entre-temps, achetait à proximité des villes d'avenir des terrains qui ne tardaient pas à acquérir une grande valeur. A Hudson Bay Junction,sa résidence actuelle M. Marcotte possède un "townsite" important, cette nouvelle ville étant située d'une façon privilégiée sur le nouveau chemin de fer de la Baie d'Hudson.

M. Marcotte revient actuellement d'un long voyage à travers les Etats-Unis de l'ouest; il nous a déclaré avoir entrepris ce voyage dans l'unique but de se rendre compte de la valeur de certaines vallées du Washington et de l'Orégon vers lesquelles des colons de Saskatchewan, trompés par d'alléchantes brochures, se sont dirigés déjà ou se promettent de se rendre:

Après une étude approfondie de ces régions, M. Marcotte nous déclare quelles sont loin de valoir nos prairies fertiles de l'Ouest. Outre que les terrains dans ces vallées valent très cher il y a des frais considérables à faire pour les mettre en culture, il faut trois ou quatre ans pour qu'elles soient en rapport et la récolte de fruits est loin d'être assurée. De plus le climat est extrêmement pluvieux et d'une humidité telle qu'il n'est pas rare de voir la mousse couvrir les toits d'une couche de 3 à 4 pouces d'épaisseur.

La meilleure preuve d'ailleurs que ces vallées sont loin d'être aussi avantageuses et agréables qu'on les représente, c'est que la plupart de nos compatriotes, qui ont quitté la Saskatchewan pour aller s'y établir, n'ont qu'un désir: pouvoir revenir dans l'Ouest canadien; mais ces terres sont plus faciles à acheter qu'à vendre!...

M. Marcotte considère comme un devoir de mettre en garde contre une chimère dangereuse ceux de nos compatriotes qui projettent de quitter leur belle et bonne ferme canadienne pour aller s'établir, en dehors de toute civilisation, sur quelques acres de terre qu'ils paieront très cher et que, bientôt ils n'auront plus que le désir de quitter.

ON RECHERCHE VICTOR CHAMOUX

Mme Vve Chamoux, de Seyssel, (Ain) France, serait reconnaissante de tous les renseignements que l'on voudrait bien lui faire parvenir au sujet de son fils Victor Chamoux, qui n'a pas donné de ses nouvelles depuis plus de six mois. On peut envoyer ces renseignements au "Courrier de l'Ouest," boîte 98, Edmonton. M. Victor Chamoux était en dernier lieu à Mannville, Alta.

UNE CELEBRITE CANADIENNE

Mme Edwina

Notre confrère "The Journal" publie dans sa page théâtrale un fort intéressant article sur Mme Edwina, la grande cantatrice canadienne-française, à l'occasion de sa première tournée artistique au Canada.

Nos lecteurs apprendront avec un vif intérêt que la grande cantatrice, de son vrai nom l'hon. Mrs. Cecil Edwardes, est la soeur de notre concitoyen bien connu, M. H. Milton Martin, président de la Chambre de Commerce d'Edmonton.

Mme Edwina qui a tenu fréquemment les grands premiers rôles sur les plus grandes scènes lyriques de Londres et de Paris, à Convent Garden et à l'Opéra Comique notamment, vient de remporter un immense succès à Montréal dans le rôle de Marguerite, de Faust. A un de nos confrères, Mme Edwina a donné sur sa vie de forts intéressants détails que nous reproduisons avec plaisir:

"Je suis née, a-t-elle dit,à Montréal, mais j'ai passé plusieurs années à Vancouver, où ma mère demeure encore. Je fis mes études au Couvent du Sacré-Coeur de Montréal et ce fut dans la chapelle que je chantai pour la première fois en public. Déjà, j'étais passionnée pour la musique, mais j'étais certes loin de me douter qu'un jour j'entrerais au théâtre. Peu après mon mariage je partis pour Paris, où j'eus l'occasion de rencontrer celui qui devait être mon professeur de chant et à qui revient tout le mérite d'avoir fait de ma voix ce qu'elle est à présent, M. Jean de Reské.

Dès qu'il m'eut entendu, M. de Reské s'intéressa de suite à moi; il me dit que ce serait un crime de ne pas cultiver ma voix, "un pur don du ciel" disait-il. J'étudiai avec lui pendant deux ans et c'est à lui que je dois l'acceptation par ma famille de ma vocation théâtrale qui rencontra tout d'abord la plus vive désapprobation."

Madame Edwina a remporté de véritables triomphes sur la scène parisienne dans l'interprétation des oeuvres de Charpentier, "Louise" notamment, qu'elle doit jouer prochainement à Boston. Elle est l'une des étoiles les plus brillantes de cette jeune pléiade de musiciens et de chanteurs canadiens-français, qui soutiennent avec tant de bonheur à l'étranger le renom, qui s'impose de plus en plus,du Canada artistique. Il nous plaît que par tant d'attaches Mme Edwina soit un peu une Canadienne-française de l'Ouest, et nous ne désespérons pas de l'applaudir quelque jour prochain à Edmonton même.

ST-LOUIS DE MOOSE LAKE

La vie paroissiale semble reprendre dans notre belle colonie à la grande joie de tous.

Nos braves colons viennent de couper environ 175,000 pieds de bois, dans le but de construire une belle église de 100 x 45.

Nous apprenons que 50 familles canadiennes-françaises doivent venir au mois de mars pour s'établir parmi nous. Cette nouvelle a été accueillie avec grande faveur.

Nous avons encore ici 300 homesteads à prendre et il serait regrettable que ce soit des colons de langue étrangère qui viennent grossir nos rangs.

Un riche marchand de l'Est a fait dernièrement connaître son intention de venir s'établir à Moose Lake, dans le but d'ouvrir un vaste magasin général auprès de l'église.

M. Albert Dorgis vient d'être nommé Notaire Public pour le district, et M. Adélard Séguin vient d'être nommé juge de paix. Nos félicitations.

Nos lecteurs de Moose Lake apprendront sans doute avec plaisir que le "Courrier de l'Ouest" publiera fréquemment, dorénavant,

Le programme naval libéral est acclamé à Edmonton

Une assemblée publique était organisée la semaine dernière dans notre ville, par l'Association Libérale d'Edmonton.

Cette assemblée, qui avait lieu à la salle de l'Ecole Séparée, était tenue dans le but de permettre à MM. Oliver et A. G. McKay d'exposer le programme naval libéral.

Le programme conservateur fut critiqué vivement par les deux orateurs.

A LA COMMISSION DES CHEMINS DE FER

M. Cowan, avocat des provinces d'Alberta et de Saskatchewan fait des comparaisons entre les taux de transport du C. P. R. et du Great Northern.

Ottawa, 15 — M. K. Cowan,C.R., avocat des provinces d'Alberta et de Saskatchewan, a continué aujourd'hui devant la Commission des Chemins de Fer, son réquisitoire contre la Compagnie du Pacifique Canadien, au sujet des taux de transport dans l'Ouest.

M. Cowan se demande pourquoi les taux sont plus élevés dans l'Ouest, là où le trafic est aussi dense et le coût d'exportation moins cher qu'ailleurs, si ce n'est à cause du manque de concurrence par voie d'eau.

Au début de la session, M. Cowan attira l'attention sur les taux de transport du bétail en Canada et aux Etats-Unis, et a fait remarquer que le C. P. R., à ce sujet comparait les taux pour les grandes maisons de conserves sur ses lignes et les taux pour les bouchers aux Etats-Unis, en d'autres mots, avait comparé les taux canadiens les plus favorables avec ceux qui l'étaient le moins aux Etats-Unis.

M. Cowan soumit ensuite une liste de comparaisons entre les taux des gares en Saskatchewan et Alberta à Winnipeg, par le C. P. R. et de gares dans le Dakota du Nord et de Montana à St-Paul, par le Great Northern. Les taux du C. P. R., par wagon étaient de $7.20 à $24.00 plus élevés que ceux du Great Northern.

Puis M. Cowan parla des compagnies entre les taux de transfert du ciment telles que faites par le C. P. R., et fit remarquer que Thief River Falls, Minesota, donné par le C. P. R comme un point de distribution central,était un petit village qui consistait d'un hôtel, une forge et une épicerie, et demanda si l'on pouvait comparer cela à Winnipeg.

M. Cowan parla ensuite de transport du sel, puis de la différence des taux en général entre l'Est et l'Ouest; démontrant que les recettes étaient considérables dans l'Ouest, $1,320 pour un train de 40 wagons allant de Régina à Fort William.

Mlle Blanche Gariépy qui vient de subir une grave opération chirurgicale est en complète convalescence.

—Abonnez-vous au "Courrier de l'Ouest", $1.00 par année.



